

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
À L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA MAÎTRISE EN LETTRES
OFFERTE CONJOINTEMENT PAR L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI,
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
ET L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

PAR GENEVIÈVE GARIÉPY
B. A.

FAILLE, SUIVI DE « L'INTERPELLATION COMME PRATIQUE DE *CARE* »

DÉCEMBRE 2025

RÉSUMÉ

Ce mémoire est une étude du rapport à l'autre du sujet lyrique à travers l'usage des pronoms. L'usage du *tu* dans les œuvres à l'étude dans le volet « recherche » de ce mémoire – *Lettre à Benjamin* de Laurence Leduc-Primeau, et *Traité de paix pour les femmes alien* de Geneviève Morin, – est envisagé dans le cadre de cette recherche comme le signe du regard particulier sur les relations et l'identité adopté par les autrices. Historiquement, l'interpellation est un procédé narratif peu commun dans le roman et dans le récit, a fortiori l'introduction dans l'espace de la narration d'une deuxième personne définie. Les deux œuvres du corpus s'inscrivent dans une tendance observée dans la littérature francophone, notamment par Boisclair et Rosso (2018), depuis le début du siècle. La présente recherche démontre que les livres de Morin et Leduc-Primeau portent la marque d'une éthique du *care*. Cette posture éthique se manifeste en premier lieu par la présence particulièrement accusée d'un interlocuteur à même la structure narrative. L'introduction du *tu* fait contraste à l'absence de l'autre, à son silence. Dans le récit à la première personne, l'autre n'a en principe pas de voix ni de droit de parole ; pourtant, les narratrices aménagent leur parole de façon à mettre en scène son existence. L'interpellation leur permet d'inviter l'autre au sein du texte sans avoir à le réduire pour l'y faire entrer, et sans ventriloquer pour l'animer. Leduc-Primeau et Morin conçoivent ainsi une narration profondément en accord avec les principes du *care*. Leurs récits, enracinés dans le délitement de relations, posent une question centrale à l'éthique du *care* – comment prendre soin de toi et prendre soin de moi à la fois ? –, par leur structure même, parce qu'ils interpellent, ils problématisent directement dans la trame du texte la question de l'interdépendance : où est-ce que *je* commence, où est-ce que *tu* finis ? Ces mêmes questions sont à l'origine de la démarche déployée dans le volet « création » du mémoire, dans lequel une narratrice raconte l'histoire d'une relation marquée par la perte de soi. Par le biais de la narration au *tu*, elle fait le point sur les mécanismes qui l'ont menée à s'oublier dans l'autre et s'engage sur le chemin de la reconstruction.

Mots-clés : Éthique du *care*, Interpellation, Énonciation, Littérature québécoise, Création littéraire, Laurence Leduc-Primeau, Geneviève Morin

REMERCIEMENTS

Merci, Catherine, pour toutes les opportunités ainsi que pour m’avoir répété autant de fois que nécessaire que j’avais terminé ; merci, Anne Martine, de m’avoir mis *Lettre à Benjamin* entre les mains. Merci à toutes les deux pour votre soutien et vos lectures. Merci pour votre force et pour m’avoir montré à quoi ça peut ressembler, prendre soin de soi à l’université.

Merci à l’ensemble du personnel du Département des arts, des lettres et du langage de l’Université du Québec à Chicoutimi et du Département de littérature, théâtre et cinéma de l’Université Laval. Merci tout particulièrement à Anne-Marie Fortier d’avoir cultivé ma passion pour la littérature et de m’avoir poussée, juste ce qu’il fallait.

Merci Lomo, Em et Quatorze d’avoir pris le relais de ma petite voix intérieure quand je ne l’entendais plus. Merci Leblond pour les yeux et les oreilles. Merci Laurence et JP d’avoir joué avec moi quand j’en avais le plus besoin. Merci Rosalie pour la sagesse, merci Djee pour la folie, merci Véro pour la tempérance, merci Ève pour la sincérité, merci Fred pour l’effronterie, merci Gui pour les clôtures sautées. Merci Oliv et Dom pour les promenades dans toutes sortes de labyrinthes. Merci, les ami·e·s, pour le vrai amour.

À mes parents, merci de m’avoir lu des histoires.

Merci Oli et Charlotte de m’avoir aidée à défoncer la porte avec un vingt-cinq cennes pis une plume de geai bleu.

Merci, Marc-Antoine, pour ta lumière.

Ce mémoire a été réalisé avec le soutien financier du Fonds de recherche du Québec, volet société et culture (Bourse de maîtrise en recherche – n° 296712), du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (Bourse d’études supérieures du Canada au niveau de la maîtrise), de la Fondation de l’Université du Québec à Chicoutimi et de la Bourse Denis Saint-Jacques du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture au Québec (CRILCQ).

AVANT-PROPOS

Dans une conférence donnée à Québec en avril 2024, la professeure Anne Marie Petitjean (Université Paris Cergy) rapportait que, parmi ses étudiant-e-s en recherche-crédation, plusieurs semblaient motivé-e-s par le besoin de faire sens d'expériences traumatiques.

La mémoire du trauma est particulière en ce qu'elle « résiste à la logique, à l'explication, à la dissolution » (Leese et al., 2021). Cette particularité occasionne des problèmes de représentation. Il apparaît pourtant que la difficulté de dire est contrebalancée par un foisonnement de langage, comme si le trauma ne menait pas seulement au silence, mais qu'il tendait également à mettre en marche la « recherche créative d'un discours nouveau » (Leese et al., 2021) – comme pour ces étudiant-e-s en recherche-crédation de Paris Cergy.

Quand j'ai décidé d'entreprendre ce projet, c'était à condition de trouver une manière d'ancrer la recherche dans le réel. Je craignais, travaillant en littérature, de m'isoler du monde dans un projet autoréférentiel qui n'intéresserait personne, et qui finirait par ne plus m'intéresser non plus. Instinctivement, j'ai cru que la recherche-crédation, envisagée comme un outil pour appréhender une blessure vive, me permettrait de rester connectée à moi-même et au monde.

J'ai voulu partir de la honte, de la douleur, de la vulnérabilité pour approcher la recherche, la théorie – ou peut-être ai-je voulu mettre la théorie au service de ma guérison. J'ai démarré ma réflexion au plus près de mon ressenti : je venais tout juste de couper les ponts avec une personne que j'aimais, qui vivait avec une grande souffrance psychologique. Jusque-là, j'avais mis toute mon énergie à m'occuper de lui, pendant plusieurs mois. Du jour

au lendemain, je me suis sentie acculée au mur par ce travail de soin : soit je cessais de m'occuper de lui, soit je disparaissais moi-même dans mon rôle de pourvoyeuse de *care*.

En fait, au moment de cette rupture, je n'ai fait que réagir à un déchirement qui s'élargissait depuis longtemps et qui était devenue trop profond pour être ignoré : en essayant, maladroitement, de prendre soin de quelqu'un toute seule, de le tenir ensemble, de vivre pour lui, j'avais progressivement mis de côté mes propres besoins. J'avais cessé de porter attention à mes propres vulnérabilités, et aux besoins de *care* qui en découlaient. Et parce que prendre soin de lui toute seule demandait plus de compétences, plus d'énergie que je n'en avais à offrir, je m'étais imposé une forme de silence intérieur, de silence affectif, de sorte que la partie de moi qui accepte sa vulnérabilité était emmurée, isolée de celle qui est au monde, qui agit et qui prend soin – j'étais traversée par une fêlure.

C'est donc là, au confluent de la rupture avec l'autre et de la prise de conscience de la fêlure en moi, que mon projet de mémoire est venu au monde. Je me suis mise à écrire et à lire, à trouver des échos, à tisser des liens entre mon expérience, les théories du *care* et l'expérience d'autres personnes. Je lisais, par exemple, *Lettre à Benjamin*, de Laurence Leduc-Primeau, une longue lettre écrite à un amoureux suicidé. J'ai reconnu une fêlure semblable chez la narratrice qui disait, à propos des années précédant la mort de son amoureux : « Il faut que je te parle de cette souffrance que tu n'as pas vue, dans ces mois où il ne me reste à peu près rien sauf un énorme blanc. Des bribes. De panique, d'angoisse, la mienne » (Leduc-Primeau, 2021, p. 29). La mémoire de cette période traumatique est fragmentée, la vulnérabilité de la narratrice invisible à l'autre, occupé par sa propre souffrance. Prendre soin de l'autre a voulu dire, pendant un temps, ne pas porter attention à sa propre panique, à sa propre angoisse. L'amour fait apparaître le sacrifice de soi comme évidence : quand on est socialisée femme, on apprend qu'il est louable de prendre soin des gens qu'on aime au détriment de sa propre santé.

En lisant *Lettre à Benjamin*, en écrivant *Faïlle*, en lisant Carol Gilligan et Joan Tronto et bell hooks et Judith Butler et Mona Chollet, j'apprenais une leçon fondamentale des théories du *care* et du féminisme, à savoir que nous sommes des êtres interdépendants ; que se percevoir comme invulnérable, masquer ou oublier sa propre vulnérabilité, est une situation intenable. En mettant de côté mes propres besoins et ma propre souffrance pour prendre soin de celui que j'aimais, je n'avais pas réussi à réparer quoi que ce soit, ni à être là pour lui. En fin de compte, il avait fallu que je le quitte brusquement. C'était la même chose pour la narratrice de *Lettre à Benjamin*. Elle écrit : « j'ai fini par mélanger tous les rôles et cumuler les tensions, les impossibilités et les effondrements – le coût de tout ça est élevé »

(Leduc-Primeau, 2021, p. 37). Elle a fini par dire à Benjamin qu'elle n'en pouvait plus ; quelques semaines plus tard, il se suicidait.

Alors que j'apprenais, en rédigeant, les leçons du *care*, j'ai rencontré une autre fêlure, elle aussi reconnue trop tard, dans la forme même attendue pour les mémoires en recherche-crédation. Ce trait d'union marque en fait une distance, la coexistence de deux discours distincts : d'une part, dans la « partie création » l'écriture créative, intuitive, au sein de laquelle la vulnérabilité a sa place ; d'autre part, dans la « partie recherche », la parole académique. On m'avait appris que là, le *je* doit se faire petit, se cacher, donner une impression d'objectivité. La partie « création » de mon mémoire est pour moi le lieu d'une profonde vulnérabilité. En écrivant, j'ai été guidée par une recherche de sincérité. Il ne s'agit pas d'exactitude ou de vérité, mais d'une sorte de rigueur qui faisait que je ne voulais écrire que ce qui entretenait un rapport profondément honnête à ce que j'avais ressenti – n'écrire que ce que je pouvais encore, avec un peu d'efforts, ressentir, que ce qui produisait chez moi une réaction physiologique. Si ce que je racontais réveillait la honte – la brûlure dans la nuque –, la tristesse – le nœud dans la gorge –, si je sentais mon cœur battre plus fort, alors je savais que j'écrivais dans le vif. Voilà ce qui a guidé la rédaction de *Faille*. C'était une méthode à demi inconsciente, mais qui me donnait les moyens de juger si mon travail répondait à mes propres standards.

La rédaction de la partie « recherche » du mémoire a été autrement souffrante. Pour m'assurer de la validité de ce que j'écrivais, j'ai eu recours au fil de la rédaction à ce que j'avais appris pendant mes études : je supprimais méthodiquement les signes de la subjectivité, m'assurais de faire référence à des ouvrages théoriques reconnus, de citer des noms qui donnent une impression de légitimité. En même temps, dans cette section, je traitais encore du même sujet que dans la section précédente ; je pensais aux relations de *care* décrites dans *Lettre à Benjamin* et dans *Traité de paix pour les femmes alien*, et à la manière dont elles avaient mené, comme pour moi, à un silence intérieur. En analysant ces relations à l'aune des théories du *care* de Gilligan et de Tronto, en essayant de comprendre comment le fait de prendre soin de leurs conjoints avait affecté les narratrices, je comprenais aussi pourquoi ma façon d'appréhender mon propre rôle dans cette relation avait été aussi dévastatrice.

Lettre à Benjamin est le récit d'une expérience vécue par Laurence Leduc-Primeau. En écrivant l'analyse qui compose la deuxième partie de ce mémoire, je n'ai pas su trouver le ton qui ferait honneur à la vulnérabilité mobilisée dans cette œuvre. J'ai lu ce livre une dizaine de fois et, chaque fois, j'ai pleuré sur ses pages, mon cœur s'est serré, j'ai fait avec

Laurence le deuil de Benjamin. L'écriture de Leduc-Primeau m'a donné la permission de raconter mon histoire, ses phrases exprimaient des émotions, des expériences que je partageais et que je n'avais pas nommées. *Lettre à Benjamin* est beaucoup plus que le point d'appui de ma réflexion ; c'est grâce à ce livre que j'ai commencé à comprendre comment j'avais perdu contact avec moi-même et que j'ai, tranquillement, commencé à guérir. Laurence Leduc-Primeau a vu son amoureux dépérir et mourir – j'ai rédigé à son sujet un texte froid et dans lequel j'ai échoué à faire preuve de la compassion qui m'habite, du respect que j'ai pour le deuil et l'amour et le travail de l'autrice, des lieux où sa vulnérabilité a rencontré, appelé, accueilli la mienne.

Mon mémoire ne répond pas, dans son ensemble, à ce critère de sincérité que je souhaite appliquer à mon travail. Pour lui donner la légitimité d'appartenir au monde du savoir, j'ai cru qu'il fallait le rendre plus abstrait, le séparer de moi, lui donner les apparences d'un discours scientifique objectif. J'aimerais que nous réfléchissions aux manières de prendre acte, au sein des institutions, d'un autre des enseignements du *care*, à savoir la reconnaissance de l'expérience concrète comme permettant la fondation de savoirs qui, plutôt que de se distancier du monde, restent en dialogue avec lui. Une perspective *caring* remet en question la notion d'objectivité, le « point de vue moral » évoqué par Tronto dans *Un monde vulnérable*. Ce « point de vue moral » suppose que, pour émettre un jugement sur une situation, il faudrait savoir s'en abstraire, la considérer de l'extérieur. Le *care* nous invite au contraire à considérer de la complexité de toute situation et du fait que le sujet qui réfléchit est aussi partie prenante de ce monde à propos duquel il se questionne, en relation avec les autres, impliqué émotionnellement, vulnérable et sensible à la vulnérabilité de l'autre ; que cette présence au monde, ce regard incarné, plutôt que d'affaiblir le jugement, peut au contraire l'informer, le rendre plus juste.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iii
REMERCIEMENTS.....	iv
AVANT-PROPOS	v
TABLE DES MATIÈRES	ix
<i>FAILLE</i>	1
1	2
2	10
3	20
4	35
5	45
6	58
L'INTERPELLATION COMME PRATIQUE DE <i>CARE</i>	62
INTRODUCTION	63
1. APPRENDRE À PRENDRE SOIN	70
1.1. Théories du <i>care</i>	71
1.2. <i>Lettre à Benjamin</i>	77
1.2.1. Quatre phases du <i>care</i>	77
1.2.2. Développement moral.....	80
1.3. <i>Traité de paix pour les femmes alien</i>	81
1.3.1. Le <i>care</i> dans le cycle de la violence	82
1.3.2. Quatre phases du <i>care</i>	85

1.3.3.	Stades de développement moral	87
1.4.	Conclusion.....	89
2.	SILENCE DU SOIN ET ESPACES DE REPRISE DE PAROLE	90
2.1.	<i>Lettre à Benjamin</i>	92
2.1.1.	À qui parler ?	92
2.1.2.	L'écriture comme espace de parole et la forme du trauma.....	94
2.2.	<i>Traité de paix pour les femmes alien</i>	96
2.2.1.	Destruction psychologique	97
2.2.2.	Écoute professionnelle et retour à l'écriture	102
3.	RÉPONDRE AUX SILENCES.....	106
3.1.	Perspectives théoriques	108
3.1.1.	Les subjectivités dans le récit interpellatif.....	108
3.1.2.	La parole hantée.....	110
3.1.3.	Rupture et restauration du dialogue interne	111
3.2.	Subjectivités en reconfiguration : ce que le <i>care</i> enseigne au <i>je</i>	113
3.2.1.	<i>Lettre à Benjamin</i> : la persistance du <i>care</i> dans l'interpellation.....	113
3.2.2.	<i>Traité de paix pour les femmes alien</i> : libération de la parole dans l'espace narratif	116
	CONCLUSION.....	121
	BIBLIOGRAPHIE.....	124

FAILLE

1

*Je veux te retrouver sous cette autre forme car j'ai
besoin de saisir comment je t'ai aimé.*

Tu choisiras les montagnes, Andréane Frenette-Vallières

Tu es là, les pieds dans la rivière, original nonchalant : c'est le mois de septembre, il est six heures et demie du soir. La lumière coule sur la Sainte-Marguerite, sur tes épaules, tes longs bras et tes gestes souples de pêcheur à la mouche. Tout entier à la rivière, aux saumons, à cette sorte de méditation par laquelle tu fais planer en S paresseux la soie verte de ta moucheuse, tu ne me vois pas te regarder. Je suis sur la berge, en amont. Tu es magnétique, tu réorientes mes pôles et chaque morceau de moi, tu deviens l'axe sur lequel je tourne et l'horizon à la fois. Fascinée, paralysée par la force et la beauté de ce qui est en train de se produire, j'ai peur. Dès cet instant, je sais que je vais t'avoir longtemps dans la peau, je sais déjà que cet amour sera un arrachement. Pourtant je me couche sur le dos dans l'air frais et humide, et je t'accueille comme un soulagement. En septembre 2019, il est trop tard pour nous.

Ce qui me reste de l'été d'avant est vif, indivis, immense à mes yeux. Chaque moment demeure, net, comme s'il était encore en train de se produire. Je me revois marcher près de toi dans les rues de Barcelone, je me rappelle le banc où nous sommes assis pour prendre un café, le chiot roux qui passe, le ciel jaune et froid, nos mains qui s'effleurent. Je me souviens de la soirée d'après, de l'absinthe qui me brûle l'estomac. Tu portes une chemise en velours cordé bleu foncé, tu es doux, sombre, tu es l'océan la nuit, couché entre mes jambes. Je sens encore ta barbe au bout de mes doigts, tes mains légères qui me caressent. Tes doigts curieux me font découvrir des parties de mon corps, c'est comme si tu me rendais à moi-même, moi qui n'ai jamais su être à moi ; tu me rappelles que j'existe, que j'ai des cuisses, des genoux, des orteils, un crâne. Ta peau sur ma peau fait apparaître des créatures que nous sommes seuls à sentir, qui nous accompagnent, cortège heureux autour de nous, qui nous fait rire dès que nos regards se croisent. Je me rappelle le lendemain de cette nuit-là, ton long corps endormi contre le mien, toute la journée, dans le lit blanc.

Tu te réveilles quelques minutes pour me raconter un rêve : c'était moi, en coton ouaté dans un baldaquin de satin, qui racontais des histoires à des fillettes. Tu dis qu'elles m'adoraient, qu'elles ne voulaient pas que je les quitte. Moi, je me dis qu'on ne m'a jamais comprise à ce point-là. Je me souviens que nous avons demandé à T. de nous marier au bord de la Seine, au milieu de la nuit, et des gens qui dansent par centaines sur les quais. Quand elle dit *vous pouvez vous embrasser*, nos visages se rapprochent – j'ai peur, je détourne la tête. Pas toi.

Tes lèvres atterrissent sur ma joue. Je rejoue souvent, seule, cet instant de panique. Les dents serrées, la nuque brûlante, hors du temps, j'essaie encore de retenir ce léger mouvement par lequel je t'ai, comme malgré moi, refusé l'accès à mon intimité. Il y aura d'autres moments, dans les jours et les mois suivants, nos visages tout proches et l'air crépitant dans l'espace entre nos demi-sourires amusés, mais jamais nous ne couvrirons la distance entre nos bouches, comme si cette chaleur frémissante nichée entre nos fronts nous suffisait.

Quelques jours plus tard, dans un autobus entre Barcelone et Bordeaux, nous partageons dans mes écouteurs *L'hymne à l'amour*. À chaque promesse de Piaf, tu hoches la tête : *j'irais jusqu'au bout du monde, je renierais ma patrie, je ferais n'importe quoi, je me fous du monde entier, j'irais décrocher la lune*, tu faisais *oui, oui, oui, oui, oui...* Tes doigts papillonnant parmi les miens, tu me mêles à l'enflure extatique de cette mélodie d'amour. Le souffle court, le sang affolé, je déborde de mon corps. Je voudrais me couler en toi, étendre méthodiquement ma fièvre sur ta peau pâle. Je contracte par à-coups, sans rien dire, les muscles fébriles de ma main autour de la tienne. Plus tard, j'écirai : *crise physiologique de désir*.

Au bord de la Sainte-Marguerite, plusieurs mois après que tu sois rentré au Québec en me laissant, le cœur affamé et distendu, sur un trottoir parisien, c'est tout ça qui me prend à retardement. Derrière le masque neutre de mes paupières fermées, je constate que je ne m'appartiens plus. J'oscille entre peur et résignation, emmêlée dans le souvenir de ton corps

et de tes yeux amoureux, fascinée par ta grâce lente, ta démarche de ballerin, chacun de tes mots comptés, chacune de tes phrases un lieu neuf où tu m'invites, prends ma main, me fais visiter ton monde. Tu me montres ce que je connais déjà et c'est étrange, déstabilisant, magnifique. Tu m'entends, tu me vois aussi, tu t'enthousiasmes de mes pensées brouillonnes, tu ris et me regardes et, dans tes yeux, je vois que tu es prêt à me suivre. Pourquoi, en te voyant de si près, ai-je le réflexe lâche de reculer, de tourner la tête ? Pourquoi passerai-je les années suivantes à graviter, éperdue, autour de toi ? Je comprends mal cette chorégraphie pathétique, où je t'évite quand tu t'approches pour me mettre à te suivre dès que tu me tournes le dos. Si j'avais su t'accueillir au moment où tu étais prêt, est-ce que je me serais épargné les profonds ébranlements qui ont suivi, dont, des années plus tard, je ressens encore les effets ? Nous aurions pu partager pour un temps un amour léger, qui ne nous aurait pas trop fait souffrir, mais j'avais peur : j'avais déjà érigé en barrières mes blessures. Pour me protéger, j'ai évité de jouer avec toi en inventant un étrange solitaire, dans lequel la dévotion se mêlait au délire. Je t'ai refusé l'accès à ma vulnérabilité, je t'ai empêché de me faire mal et je me suis blessée seule, à l'abri de toi, en jouant en moi-même une version tordue de ce que j'imaginais possible entre nous. C'était sans compter qu'en décidant ainsi seule que je ne méritais pas ton affection, je me rendais victime de ma propre cruauté, accusant encore le déficit de confiance qui m'éloigne de moi-même. Sans me rendre compte que je te perdais avant de te rencontrer, j'ai rompu avec moi pour ne pas devoir rompre avec toi.

Peut-être que je n'ai commencé à me sentir en sécurité que lorsque tu t'es décidé à détourner la tête, toi aussi. Les pieds dans la rivière, tu ne pensais plus vraiment à moi – tu pensais au vol plané de la soie, au soleil, à la fraîcheur de l'eau, je ne sais à quoi encore. À cet instant, j'ai compris que tu avais essayé de m'atteindre : trop tard, j'ai changé d'attitude, je me suis mise à mon tour sur ta piste. Je me suis donnée tout entière à cette vaine tâche. En fouillant mes souvenirs et le moindre de tes gestes, je traçais et ajustais les plans d'un grand chantier intime : je voulais qu'il ne reste de moi que ce que tu trouverais beau, ce qui te ferait rire ou vibrer, t'arrêter une minute pour me regarder. Puis je me suis mise au travail pour m'y conformer, aveuglée par un enthousiasme masochiste alors que je me dépeçais en secret. Je me renouvais pour toi en univers intime et merveilleux. J'en oubliais que tu n'étais pas là pour me voir, que, toute à cet ouvrage, je ne te parlais plus, je te regardais de moins en moins, je me retirais de notre amitié pour habiter notre amour fantasmé. Dans ce délire j'ai voulu être mère, avec toi. Je voulais que quelque chose qui vient de moi se retrouve entre tes mains délicates. Je te voyais soulevant, absorbé et fier, un bébé que nous avions fait, pour lui montrer le monde à ta hauteur. Dans mon journal, cette phrase, seule sur une page : *je pense à toi tellement fort que je sais que tu me sens dans ton corps*. Je ne pouvais rien imaginer de plus beau, rien qui n'ait plus de sens que cette vie que je construisais pour nous en pensée. Tu n'en soupçonnais pas l'existence.

C'est un travail colossal que de revisiter ce champ d'espoirs et d'amour abandonné, de tout chambouler pour m'y refaire un nid, juste pour moi, un lieu où tout n'est plus tourné vers toi.

Je ne sais plus comment c'était avant que je tente cette métamorphose destructrice. Alors que je me remets au monde, je m'étonne de cette évidence : me reconstruire, ce n'est pas t'effacer de moi.

J'ai trouvé, il y a quelques jours, en friperie, un chandail de laine, un peu piquant, dans tes couleurs, bleu, rouge, vert foncé – je le porte tous les jours. Je ne sais pas si tu es conscient du calme qui se dégage de ta présence, de ton attention aux autres, à toi-même et aux choses, de la patience avec laquelle tu parles, agis et réfléchis. C'est dans cette paix-là que j'ai puisé pour te tenir compagnie pendant tes crises, celle qui se dégage d'une pièce que tu as aménagée, de l'odeur subtile de tes vêtements, de tes mains qui flottent lentement au-dessus des objets, des cadres vides accrochés sur tes murs. Cette paix, que j'ai tant aimée, je la retrouve dans le chandail. Près de toi, j'ai parfois oublié l'inquiétude qui me tend, l'impression qu'il y a toujours quelque chose qui m'attend ailleurs, de n'être jamais au bon endroit au bon moment. C'est encore à ce calme que je fais appel quand je suis triste ou agitée : je t'invoque et reprends tes gestes, j'emprunte ton regard et, tranquillement, je m'apaise. Au cœur de cette paix-là, il m'était facile de rester immobile près de toi pendant des heures. Dans le temps suspendu de ton appartement, les palpitations de ton cœur plissaient l'air. Il ne me restait plus qu'à m'y accorder pour savoir quel geste, quel mot ou quel silence déposer près de toi.

Il y aurait quelque chose de malhonnête à ne pas célébrer ce que tu m'as appris, mais c'est envers moi-même que la trahison serait la plus grave : au bord de la rivière, tandis que je te regardais pêcher, une faille s'est ouverte à l'intérieur de moi. C'était un instant étrange de lucidité et d'impuissance, où j'ai compris ce qui allait se passer sans rien pouvoir empêcher. Il y en aurait ensuite bien d'autres, semblables, qui creuseraient davantage la distance qui me séparait de moi. Cette faille, je travaille encore à la réparer, trois ans plus tard, et, pendant que je tâtonne dans sa noirceur, je me rappelle qu'elle n'appartient qu'à moi.

C'est à toi que j'écris parce qu'écrire *tu* m'est naturel : j'ai longtemps pensé à la deuxième personne. J'étais perdue et je suivais ta lumière, avec une conscience diffuse du fait que je ne l'atteindrais jamais, et un déni méthodique de celle qui clignotait juste sous mes pieds, la mienne, la seule sur laquelle je pouvais vraiment compter. J'écris *tu* parce que, pour écrire *il*, il faudrait que je sois capable de te couper de moi. Je ne sais pas où se termine l'ici et maintenant que nous habitons tous les deux, toi et moi, et où je m'installe pour écrire. Je ne saurais pas te pousser hors de ma parole, te faire tenir tout entier dans un personnage. Je t'écris parce que c'est tout ce que je sais faire, tout ce que j'ai fait pendant des années. J'écris *tu* parce que j'ai accumulé beaucoup de silence en me tenant près de toi, parce que, longtemps je n'ai pas su dire *tu*, ni *je*, pas réellement, parce que devant toi je n'étais plus assez consistante pour être le sujet d'une phrase, parce que pendant ce temps-là, des centaines de phrases avortées se sont échouées au bord de mes lèvres, et que je veux leur rendre la vie. J'écris *tu* pour arriver à écrire *je*. Ici, écrire *tu*, c'est aussi te faire reculer, te remplacer par un

déictique qui ne te concerne pas, qui habite à l'intérieur de moi. C'est un jeu de réfraction par lequel je me piège et me libère à la fois. *Tu* est un épouvantail de toi que je m'amuse à poursuivre, et grâce auquel je me déjoue. En grattant ton masque, c'est mon visage que j'espère découvrir. Si tu apparais entre les lignes, ce ne sera pas volontaire, juste le signe, peut-être, que la béance que j'explore a pris une forme qui te ressemble.

En tant que femmes au sein d'une culture patriarcale, nous ne sommes pas en capacité de décider nous-mêmes de ce que nous valons. Notre valeur, notre mérite, notre aptitude à être aimées ou non, sont toujours déterminées par une autre personne que nous.

Communion, bell hooks

Pour un instant, remplie de ta confiance et de ton amour, j'ai grandi, enflé. Tu me donnais la permission de m'aimer enfin, d'habiter ma propre grandeur. Quand tu m'as vue lumineuse et confiante, quand tu m'as renvoyé cette image de moi, elle était pure, délivrée des doutes. Je n'entendais plus ma petite voix intérieure, sardonique et méchante, puisque c'était de ta voix à toi, ta voix pleine et chaude, de ton regard à la fois lucide et magique, qu'elle émanait. Tout d'un coup ça libérait le chemin : si tu m'aimais, si tu me disais *je t'aime, t'es belle*, si tu me caressais doucement, si tes yeux me suivaient et m'approuvaient, il n'y avait plus le moindre obstacle. Je saurais m'aimer aussi, à travers toi.

J'étais prête à te croire, toi, et à accepter sans douter chacune de tes paroles. Rapidement, j'ai eu besoin de toi, que tu m'acceptes et que tu m'aimes – parce que le faire pour moi-même

était trop difficile. J'ai commencé à changer. D'abord imperceptiblement, des regards furtifs au-dessus de mon épaule pour vérifier si tu riais, si tu étais attentif à ce que je faisais. Ce n'était pas nouveau pour moi de me demander ce qu'on pensait de moi, mais peu à peu ton opinion gagnait en importance. Je sortais de moi-même de plus en plus souvent, pour me regarder de l'extérieur, m'examiner, sévère, en essayant d'emprunter tes yeux. Au début, tu m'aimais, je pense, pas follement, mais il y avait une passion, et le germe d'un amour puissant ; tu m'aimais bien, tu me trouvais drôle et belle et brillante et un peu poétique. Je ne suis pas parvenue à accueillir cette attention, à comprendre le langage dans lequel tu me la témoignais. Dans mon esprit, je t'ai fait scrutateur, difficile, dédaigneux, cruel, et je vivais sous la surveillance malveillante de cette invention dont la validation m'était vitale. Je ne sais pas ce que tu as observé à cette période-là. Je te parlais peu, je n'arrivais plus à être sincère ; je craignais trop de commettre une maladresse qui te détournerait de moi. Je cherchais à te faire parler, à être près de toi. Quand tu n'étais pas là, je fonctionnais au ralenti. Je faisais tout en pensant à toi, en m'imaginant te croiser, te le raconter, que tu entendes parler de moi par quelqu'un d'autre. Quand j'étais avec toi, je devenais presque muette, par peur de dire quelque chose qui te déplairait. Tout ce que je faisais et disais devant toi devenait sujet d'angoisse pour les semaines, les mois à venir. La moindre de tes réactions, la plus insignifiante de tes paroles, étaient disséquées. Je me recroquevillais, prenais le moins de place possible, j'étais toujours d'accord avec toi, je ne parlais pas pour *dire* mais pour te répondre. Mon attention était entièrement dirigée vers toi, et plus tu étais près de moi – dans le même appartement, dans la même pièce, dans le même lit – moins j'osais parler, penser, respirer.

J'ai tellement rapetissé dans tes bras, dans ton lit simple, pendant nos premières nuits. Très vite, j'ai eu peur de te perdre. Je t'ai donné un immense pouvoir sur moi. Je ne savais plus si j'avais envie de dormir avec toi dans ton petit lit, toi grand et moi large ça dépassait dans tous les sens, c'était inconfortable, mais j'y pensais tous les soirs, j'attendais que tu m'invites comme un chien qui pose sa tête sur le matelas en attendant le signal d'y monter. Chaque nuit où je dormais ailleurs que dans tes bras était un signe décisif de ma déchéance, de mon indignité.

Il n'y a rien de surprenant à ce que tu te sois désintéressé de cette personne qui rétrécissait au fil des mois, qui ne te parlait plus, qui s'assombrissait, toujours triste ou anxieuse. Tu me connaissais peu et tu ne savais pas pourquoi je me refermais sur moi-même. Peut-être t'es-tu mis à te demander si celle que tu avais rencontrée et que tu avais failli aimer existait, ou si tu l'avais imaginée. Peut-être t'es-tu dit que tu avais bien fait de ne pas t'accrocher à cette fille sans volonté propre, qui était tout le temps dans les parages, mais jamais vraiment présente. Peut-être que c'est encore ce que tu te dis aujourd'hui, à moins que ce ne soient les restes de cette image inventée de toi qui continuent de me harceler. Plus tard, je finirais par considérer ce que me disaient les autres : c'était à toi qu'il fallait que je parle de ce que j'appelais tout bas *amour* en te regardant t'éloigner.

J'ai longtemps pensé qu'en te parlant plus tôt de mes sentiments, j'aurais évité des mois d'attente et de soumission. En y pensant aujourd'hui, je me dis que la vraie folie, ç'a été de croire que j'étais amoureuse de toi. Il y avait peu de choses dans ce rapport imaginaire qui avaient vraiment à voir avec toi. Moi qui n'étais plus entière, qui ne tenais plus debout que lorsque j'avais l'impression que tu me soutenais, désquelettée ; je ne pouvais pas être attentive à toi, je ne pouvais pas savoir quels sentiments me traversaient. Je tombais littéralement, physiquement à genoux devant toi. C'était incontrôlable : j'y pensais, je me disais *ne te mets pas à genoux* et, quelques minutes plus tard, j'étais au sol et je ne m'étais rendu compte de rien. Mes jambes n'arrivaient pas à supporter le poids que j'accordais à ton regard. Je te regardais d'en bas, comme en prière. J'avais suspendu tout jugement à ton égard ; tu étais divin parce que tu m'aimais – parce que j'avais pu croire une minute que tu m'aimais. Il n'y avait plus de *je* pour dire *je t'aime*, plus de libre arbitre, *tu*, c'était toujours toi, ça n'était plus un déictique dont l'objet change selon les circonstances – ça n'impliquait pas de décision, ça ne relevait pas d'un choix. Aimer n'était pas le bon verbe, c'était déjà trop de mots entre nous, que j'aurais voulu détruire pour avoir un accès illimité à toi.

Alors, même si je t'aimais, ou même si j'avais pu t'aimer, j'ai eu tellement peur que j'ai décidé de devenir ton chien. Sans rien dire, je me suis mise à t'aimer un peu comme ta gentille chienne t'avait aimé quand tu étais petit. T'en es-tu rendu compte ? As-tu soupçonné quelque chose, ne serait-ce qu'une fois, quand je te regardais, le menton sur les mains, les yeux piteux, assise à la table de la cuisine, quand je remuais la queue dès que tu me souriais ? Et encore,

la comparaison ne rend pas justice à ta chienne. En apparence, je m'abandonnais à toi – c'est ce que voyaient nos ami·e·s, ce qu'iels me faisaient remarquer, inquiet·es, à la fin des soirées au bar, après ton départ qui me laissait assombrie. Pourtant, ta chienne, elle, n'avait pas peur de te regarder dans les yeux. Elle t'acceptait dans tous tes états, simplement attentive, présente dans l'instant. Son affection n'était pas polluée d'angoisses, de projections, de désirs flous. Elle avait en toi une confiance que je n'ai pas su avoir.

Cette posture de soumission silencieuse n'a pas suffi à déjouer le manque. Le soir, seule dans mon lit, je me retrouvais vide, sans objet. Je me suis convaincue qu'il n'y avait qu'une façon de me tirer de l'impasse. Il fallait te dire *je t'aime*, juste ces mots-là, comme une formule magique ; mais ces mots-là me font peur, ils restent coincés dans ma gorge. À l'idée de faire une déclaration d'amour, je deviens étourdie, mes mains moites, ma respiration difficile. Ce sont les mêmes signaux physiologiques que déclenche la vue d'une araignée, ou l'impression d'une présence menaçante au milieu de la nuit. C'est une réaction phobique, immédiate, en deçà de la conscience. Mon corps s'active comme face à un danger imminent. J'ai une conscience aiguë de la puissance de ces mots particuliers, du fait que l'amour se déclare comme la guerre. Je dis souvent à mes ami·e·s et à mes parents que je les aime : avant de raccrocher le téléphone, pour dire merci, pour dire au revoir. Quand il s'agit de toi, pourtant, *je t'aime* est une phrase lourde et définitive.

Aussi loin que je me souviens, c'était ainsi que je comprenais l'amour : à six ans, on choisit parmi ses camarades de classe l'élue, puis on lui déclare sa flamme sur un petit bout de papier avec des cases à cocher ; oui ou non. J'imaginai qu'un *oui* équivalait à un dénouement comme dans un conte de fées : le parfait bonheur jusqu'à la fin des temps. *Non*, en revanche, impliquait une déchéance profonde. Dans un cas comme dans l'autre, la réponse était absolue, définitive, et me paraissait révéler la valeur intrinsèque de celui qui avait posé la question.

Comme à toutes les personnes qu'on élève comme des filles, on m'a enseigné que les garçons détenaient le monopole de la validation du droit d'exister des filles. J'avais peur du mot *non*, si terrifiée à l'idée qu'on me confirme que je ne valais rien, que je n'ai jamais envoyé le fameux petit mot au garçon qui occupait mes rêveries. Toute jeune, je trouvais déjà plus sûr de vivre mes sentiments sur le mode imaginaire. Je me suis contentée de rêvasser, de six à douze ans, sans savoir que la définition de l'amour qui s'ancrait de plus en plus solidement en moi me ferait souffrir pendant de nombreuses années. C'est cette même peur du *non* qui m'a poussée à me protéger de ton rejet, à mes dépens.

À l'école primaire, l'amour était un secret, principalement un secret de filles. Les aimés avaient des noms de code qui nous permettaient de parler d'eux à voix basse alors qu'ils étaient là, quelques mètres plus loin, et qu'ils pensaient... à quoi ? Je ne sais pas si, à neuf ans, ils pensaient déjà à l'amour. Les plus dégourdi·e·s jouaient déjà au couple, mais je crois

qu'il s'agissait d'imitation, de quelque chose qui se situait entre le jeu de rôle et l'affection sincère. Déjà, enfants, les garçons sentent eux aussi une pression qui les pousse à porter leur attention sur eux-mêmes, et sur les autres garçons : c'est là qu'est la validation, et c'est là que se situe le pouvoir. L'amour leur est enseigné différemment, décentré, un passe-temps plutôt que le centre du monde, un *truc de filles*.

Je reste souvent étonnée, confuse et presque jalouse face aux libertés que prennent certains de mes amis garçons avec la définition de l'amour. L'autre soir au bar, un de nos amis communs référerait à la fille qui l'accompagnait comme sa *blonde*. Il a insisté sur ce mot, l'a répété tellement de fois, que c'en est devenu étrange. Il parlait d'elle à la troisième personne. Assise à côté de lui, elle ne relevait pas l'appellation, pas plus qu'elle ne parlait de lui comme son *chum*. Je me suis dit que ce devait être un nouveau couple. Plus tard, j'ai appris de cet ami qu'il avait une conception très large de la notion de couple et du sens du mot *blonde*, qu'il utilisait pour nommer à peu près n'importe quelle fréquentation. J'aimerais avoir accès à une fraction de cette nonchalance, diminuer un peu le poids des conventions qui entourent les relations intimes et les déclarations d'amour. J'aurais aimé parvenir à te dire tout simplement que je t'aimais, quelque part entre Lyon et Cassis, quand c'était tellement vrai que j'aurais pu le dire sans m'en rendre compte.

Je voudrais arriver à suivre le chemin encore trop peu fréquenté, tracé par les femmes qui ont appris à travers la souffrance et la perte de soi que *l'amour n'a pas sa place dans un*

*contexte de domination*¹ ; par celles qui arrivent à défaire les liens qui attachent l'amour à l'oppression, à lui ménager une juste place dans leur vie. J'aurais voulu être capable de t'aimer, tout simplement, d'être aimée de toi d'une façon qui ne m'aurait pas menée à l'aliénation. Je pense à Marie Uguay, à son amour pour Paul qui fluctue, parfois désir qui jaillit vers lui et qui s'étend au monde entier – *Je l'aime comme l'envie de courir vers les vagues, d'atteindre le soleil, le sable, les arbres* –, parfois fracture en elle-même – *Personnalité double, l'une normale, l'autre en quête d'affection. Peut-être chez moi ce sentiment d'impossibilité de vivre, de ne jamais être sujet, s'est-il transformé en un mépris pour mon corps et un désir de destruction.*²

Ton intérêt pour moi m'a si bien fait grandir et rêver que je chutais chaque fois que tu détournais le regard. Ma confiance, mon sentiment d'exister, l'impression d'être capable de créer et d'entrer en relation avec le monde extérieur étant médiés par ta présence et ton affection, je ne pouvais que les perdre en ton absence. Tu es devenu tout à la fois mon obsession, mon passe-temps favori et la plus grande menace qui pesait sur moi. Te déclarer mon amour, c'était pour moi intimement lié à une mise en danger, au risque d'être annihilée par ton rejet. Il m'a fallu des mois pour aborder ces sentiments avec toi, des mois pendant lesquels nous nous sommes éloignés, pendant lesquels je me suis perdue au point où il n'y avait déjà plus de retour possible auprès de toi.

¹ bell hooks, *Communion*

² Marie Uguay, *Journal*

Ça n'avait aucun sens de te dire que je t'aimais. De toute façon, j'étais convaincue que tu le savais, que c'était évident, que c'était écrit dans mon front, dans mes sourires haletants. Au moment où j'ai rassemblé mon courage pour me déclarer à toi, la phrase *je t'aime* était complètement vide de sens, la déclaration était un non-lieu, c'était évident que ça ne pouvait pas être vrai, que ça ne pouvait mener nulle part. Si je me souviens bien, d'ailleurs, je n'ai pas dit *je t'aime*. Je t'ai demandé *est-ce qu'il faut que j'arrête de t'aimer ?* ; tu as répondu *un peu*. Nous n'avons pas pleuré, mais il y avait une lourdeur dans l'air, j'avais chaud et je voulais disparaître – je suis tombée à genoux sur le plancher de ta chambre – et tu rougissais dans ton lit, tu portais une robe de chambre avec des petits singes, c'était absurde, inconfortable, confus, beaucoup moins absolu que j'espérais, mais j'ai compris quand même que je n'aurais pas le *oui* que j'étais venue chercher. Je sais trop bien aujourd'hui que c'était la seule issue possible, que s'il avait pu y avoir une réciprocité entre toi et moi, je l'aurais su, tu l'aurais su ; qu'une déclaration d'amour ce n'est pas de la mécanique quantique, qu'il y a plein d'indices qui permettent de savoir si le chat est vivant ou mort avant d'ouvrir la boîte, que notre boîte à nous sentait la mort à plein nez.

Je ne savais même pas ce que *oui* pourrait vouloir dire. Tout était déjà pourri dans cette direction-là. La seule solution aurait été que je me transforme en chienne, avec ta permission : *oui, t'es un bon chien*. Je n'aurais pas pu être ta blonde, c'est sûr, cette relation aurait été dangereuse, violente, terrible ; je n'avais plus accès à moi-même depuis longtemps, comment aurais-je pu imaginer redevenir entière, accepter de l'amour, être capable d'en donner ?

Imaginer connaître mes besoins, mes limites, les honorer, te demander de les respecter, d'être là pour moi ? Imaginer te regarder, te voir vraiment, te soutenir, te faire confiance, être fière de toi, me réjouir de tes joies, accepter que ton attention soit ailleurs que sur moi ? Il était déjà trop tard.

*Tu sais, j'ai été très égoïste. J'ai voulu que tu sois
réparé pour que tu continues de jouer avec moi.*

Lettre à Benjamin, Laurence Leduc-Primeau

À défaut de nous comprendre, nous nous sommes entendus, ce jour-là, dans ta chambre. J'ai compris qu'il fallait que je m'éloigne de toi, même si je ne savais pas comment faire ; j'ai compris que chaque fois que je penserais à toi, ma poitrine se comprimerait un peu et qu'alors il faudrait continuer à avancer sans t'écrire, t'appeler ou chercher de ton côté un soulagement. Je n'avais pas d'autre manière de me détacher que de m'enfuir géographiquement : le lendemain, je déménageais en Gaspésie, en plein cœur de janvier, complètement seule et le plus loin possible de toi.

Ce départ fut un arrachement. Te perdre, c'était perdre ce qui me servait de repère depuis des mois. La fenêtre de mon studio donnait directement sur le fleuve gelé, juste de l'autre côté de la route. Il faisait toujours nuit quand j'y étais – ce n'était pas chez moi, je m'asseyais sur le divan de quelqu'un d'autre au milieu d'odeurs étrangères. Je passais de longues soirées à

regarder dehors, où il n'y avait rien à voir, pas la moindre lumière du côté de l'estuaire. La noirceur m'avalait, elle ressemblait au vide que je découvrais en moi alors que j'étais forcée de reconnaître que tu ne faisais plus partie de ma vie. Désorientée, j'étais une amoureuse au cœur brisé, qui purgeait courageusement sa peine, seule au bout du monde. J'avais accepté un contrat d'enseignement, j'étais partie me réaliser loin de toi – j'ai cru que je deviendrais plus forte et plus belle, et qu'en me revoyant tu serais ébloui. Je t'attendais, je m'attendais à te retrouver. Cette fois-là, je serais solide. Je ne me mettrais plus à genoux, nous pourrions nous connaître en égaux. Paradoxalement, je pensais aussi que ce qui me manquait pour devenir entière, c'était toi – que si tu étais là et que tu m'aimais, toute la confusion et l'incertitude qui m'habitaient seraient miraculeusement résolues.

J'imaginai souvent, dans un fantasme délirant, que tu cognais à ma porte : tu avais fait la route parce que je te manquais et tu venais t'installer ici, avec moi. Ta présence remplissait l'appartement d'odeurs familières, rendait au paysage morne sa magie. Souvent, la nuit, je rêvais à toi et me réveillais encore plus perdue que la veille. Il n'y avait personne autour de moi, pas d'ami-e-s bienveillant-e-s pour me ramener sur terre. Plus j'étais seule, plus je sentais ton absence, et plus je me détestais. Au fil des semaines, l'angoisse a pris du terrain. Je restais autant que possible enfermée. Le regard des gens du village m'effrayait. J'avais la hantise de croiser quelqu'un que je connaissais, mes élèves ou leurs parents, mes collègues. Dans une sorte de paranoïa sociale, j'étais convaincue de porter mon indignité partout avec moi, qu'en me voyant tout le monde saurait que je ne méritais ni amour ni respect. Quand je m'adressais

à ma classe, debout devant les ados, et que je parlais, j'arrivais à sortir de moi-même, à m'oublier un peu et à exister au-delà de l'angoisse. Mais pendant les pauses, pendant qu'ils travaillaient en équipes, pendant que je préparais mes cours dans la salle vide, quand je discutais avec mes collègues, je retombais dans cet état de surconscience envahissante. Il m'a fallu des années pour réaliser que ces moments de grâce dans ma classe de français étaient déjà les fondements d'une force nouvelle, en dehors de toi.

Je ne sais pas précisément ce qui s'est passé dans ta vie à ce moment-là. Je ne prenais pas de tes nouvelles : chaque fois que j'imaginais t'écrire ou te téléphoner, je sentais que je me dirigeais vers une impasse. C'était assez facile de prévoir qu'entendre ta voix accuserait encore la distance et le manque. J'apprendrais plus tard, par bribes, que pendant que j'étais partie, beaucoup des fils qui t'attachaient à la vie s'étaient brisés.

La fragilité de ce faux détachement, qui dépendait entièrement de l'éloignement géographique, a rapidement été révélée dans le désordre provoqué par la pandémie ce printemps-là. Depuis plusieurs jours, je me réveillais en larmes, mal reposée des nuits que je passais à rêver d'accidents de voiture. La fermeture des écoles m'est apparue providentielle. Sans perdre de temps, j'ai emballé quelques affaires et remonté le fleuve pour atterrir directement là où j'avais le moins de chances d'arriver à me reconstruire : dans ce grand appartement de Limoilou où j'avais passé le plus clair de mon temps au cours des dernières années, d'où ce n'était jamais pressant de repartir – j'arrivais pour souper et je restais

plusieurs jours, qui se confondaient les uns dans les autres – où, avec quatre de nos ami·e·s, tu habitais. Il ne m’a fallu que quarante-huit heures pour abolir la distance que j’avais installée entre nous. Très vite, je me suis retrouvée dans la même posture qu’avant mon départ. Tu occupais toutes mes pensées et je t’évitais. J’étais tendue, cassante en ta présence. En habitant avec toi, je me suis mise à analyser chacun de tes regards et de tes comportements, plus obsessive que jamais. J’ai voulu être proche de toi : je me suis campée dans une impasse.

La force qui me tenait en place avait la forme d’un désir incontrôlable : être au plus près de toi, te toucher, partager avec toi des moments intimes et secrets, chuchotés dans la pénombre de ta chambre. En pensée, je passais de longs moments à t’aimer pendant des siècles et des siècles, à imaginer comment j’aurais découvert ton corps : lentement, comme je touchais ta barbe, tes mains. J’aurais effleuré la peau blanche de tes flancs, tes grains de beauté, glissé mon nez sous tes bras, derrière tes oreilles, caressé la plante de tes pieds et le creux de tes genoux, posé mes paumes au bas de ton dos. Dans le noir, j’aurais posé tes mains sous mes seins et sur mes hanches, mes lèvres sur tes paupières, mes pouces derrière les lobes de tes oreilles, tes doigts au bout de mes orteils. J’aurais appris, au cours d’après-midi sans fin, chacune des odeurs de ton corps.

Je rêvais de nos enfants, d’un camp quelque part dans le bois, de tout ce que nous aurions pu faire apparaître en s’offrant l’un à l’autre. Je cherchais une façon d’être à toi que tu puisses

accepter. Je t'écrivais – tu étais juste à côté de moi – de longues promesses de dévotion absolue : *je m'en fous si tu me parles toute la vie de tes ex que t'aimes encore, je veux être à côté de toi, je veux voir ton crâne caler ta face ramollir je veux dormir avec toi le plus souvent possible, c'est pas grave si t'es en amour avec moi juste une fois de temps en temps, ça va faire la job, pis chaque fois que ça va arriver tu me feras un enfant, chaque fois que ça va te pogner, le reste du temps pendant que tu penses à d'autres amours, pendant que t'en meurs, je vais m'occuper des flos, je vais m'occuper de toi pis au pire si une de celles que tu as aimées se décide à revenir pis que tu crisses ton camp avec j'aurai nos enfants, pis si tu reviens je vais te reprendre, autant de fois qu'il faudra.* Les promesses restaient cachées dans mes cahiers, dans les notes de mon cellulaire, sur des feuilles volantes. Je noircissais des pages de mots que je n'arrivais pas à formuler à voix haute, d'idées qui accusaient un décalage insurmontable avec la réalité. Ce qui m'habitait était en contradiction totale avec notre relation, maladroite et gangrenée de silences. Je réprimais méthodiquement ces puissants élans vers toi et je me fendais peu à peu : assise près de toi sur le divan, je contenais ces torrents qui me dévastaient pour qu'à la surface n'apparaisse qu'une attitude détachée, réservée, distante. J'étais trop occupée pour entrevoir la souffrance qui étendait son emprise sur toi.

Puis, un soir de printemps, en rentrant à l'appartement, je n'ai plus rien vu d'autre que cette souffrance. Tu parlais au téléphone avec un centre de crise, ton visage tordu en une mimique si étrange qu'elle en était presque comique. Au premier coup d'œil, j'ai cru que tu

me faisais une grimace pour me faire rire. Je n'imaginai pas que, quelques jours plus tard, je connaîtrais cette expression par cœur. Quand tu as levé les yeux vers moi, j'ai compris qu'il n'y avait rien de drôle. Annihilé par la détresse, tu ne pensais pas, tu n'existais pas au-delà de cette panique dans laquelle tu dégringolais. Tu avais l'air presque étonné d'avoir si mal, comme un bébé qui en naissant subit soudain l'assaut de l'air, de la lumière, de la séparation, du froid, et qui ne peut que hurler devant cet inexplicable arrachement.

À travers le chaos, je pense que tu m'as vue et que tu as senti que tu pouvais t'accrocher à moi. Comment t'expliquer qu'à ce moment-là tout était déjà joué ? Pour un temps, il m'a semblé important que tu comprennes que j'avais basculé par amour, entière, en un seul mouvement, ce soir-là. Je voulais que tu saches que tout ce que j'avais dit ou fait à la suite de ce regard-là avait été le résultat de mon amour pour toi. Je ne me suis pas demandé si j'étais capable de t'aider, si j'étais la bonne personne pour le faire, si je risquais de te heurter davantage, où s'arrêterait mon soutien, comment éviter de te suivre trop loin et de me décomposer à mon tour. Une seule pensée s'est cristallisée et a dicté les gestes qui ont suivi : j'étais totalement disposée à te consacrer ma vie. J'attendais l'invitation depuis longtemps. Toute l'énergie, l'affection, l'admiration que je réprimais tant bien que mal en les canalisant dans mes fabulations trouvaient brusquement un chemin direct vers toi. À peine un an plus tôt, nous avions partagé ces premiers moments de connivence et de douceur que je n'arrivais pas à oublier. Toute cette année-là, je l'avais passée à chercher, dans une sorte de transe, une façon de retrouver cette proximité avec toi et de me sentir à nouveau exister dans ton regard.

Il y avait longtemps que l'issue de ce soir de printemps où tu m'appellerais à l'aide avait été décidée.

Je nous aurais évité à tous les deux beaucoup de souffrance si j'avais su garder la tête froide et prendre un pas de recul, si j'avais pris le temps d'envisager ce qui se profilait. Je n'ai pas eu cette force. Ce que j'ai accepté ce soir-là, ce n'était pas seulement de prendre ta main jusqu'à ce que ça passe, de te parler pour cultiver un lien entre toi et le monde. Tout d'un bloc, je me suis emparée de la responsabilité de te maintenir en vie toute seule, aussi longtemps qu'il le faudrait. Ce que je ressentais pour toi était immense et inconditionnel, plus de la dévotion que de l'amour ; cela m'apparaissait suffisant pour te servir d'ancrage suppléant à la vie, en attendant que ta force revienne. Je n'ai jamais douté qu'elle reviendrait. Je savais combien tu étais beau, brillant et capable de bonheur dans chaque fibre de ton être. Je pourrais t'en convaincre.

Tu n'as pas su à ce moment-là l'ampleur des promesses que je te faisais en silence ; peut-être qu'à ce jour tu ne la connais pas encore. J'aurais aimé que tu la devines. C'est dans cette démesure que j'ai failli à te soutenir, bien plus que quand, quelques mois plus tard, son poids écrasant m'a mise devant cette alternative impossible : il me fallait continuer à l'assumer et être réduite en miettes, ou te retirer brutalement et complètement mon soutien et mon affection.

Ce soir-là, ni toi ni moi ne savions que faire. La panique venait par vagues, sans jamais te quitter vraiment. Tu m'as demandé de t'emmener voir le fleuve et nous nous sommes assis dans le noir sur les chaises longues installées le long de la promenade Champlain. Tu te tenais le cœur à deux mains. Dans les creux, tu me racontais que tu reconnaissais la douleur, que tu l'avais déjà rencontrée. Étrangement lucide, tu me parlais d'une autre personne qui avait essayé de prendre soin de toi et qui avait fini par prendre ses distances. Je ne sais pas si tu essayais de me prévenir, si tu me recommandais implicitement de m'enfuir, de ne pas faire un pas de plus vers toi. Peut-être disais-tu seulement que tu avais peur. À ce moment-là, je ne pouvais concevoir qu'un jour, je ne trouverais plus les ressources pour être présente à tes côtés. Je t'ai dit cette chose insensée : *moi je voudrais qu'on se marie*. Tu ne m'as pas crue, ou pas vraiment entendue. Ta souffrance ne me faisait pas peur. S'il fallait seulement que je reste là, je savais que je pouvais le faire. Je te l'ai promis encore et encore.

En rentrant, tu as voulu dormir avec moi. Tu m'as demandé si j'étais préparée au pire. Je n'ai pas pris le temps de réfléchir à la question – je ne pouvais imaginer une situation où tes besoins déborderaient ma disponibilité pour toi. Le lendemain matin, le rythme effréné des crises a repris dès ton réveil. À mesure qu'elles s'enchaînaient, j'ai eu moi aussi des moments de panique contenue – même de l'extérieur, c'était facile de se rendre compte que cette intensité-là ne pouvait pas durer, et les crises continuaient de venir, ne te laissaient que de maigres minutes pour respirer calmement, toute la matinée, puis tout l'après-midi, jusqu'au soir. J'essayais de garder contenance et j'échafaudais des pistes de solution. Ferme,

convaincue, je préparais une suite d'actions concrètes que nous réaliserions ensemble dans tes moments de répit. Tu m'avais dit que tu voulais éviter l'hôpital. À elle seule, l'idée de t'y retrouver déclenchait de nouvelles vagues de détresse. J'ai évacué l'option avec une délirante facilité. J'ai décidé que je pouvais, à moi toute seule, remplacer une équipe d'urgence psychiatrique. Je me suis posée comme alternative sans la moindre hésitation. Si je ne t'avais pas entouré de tout ce dévouement tordu, j'imagine que tu serais allé bien plus tôt à l'urgence, dès ce printemps-là.

J'avais été une fois, en visite, dans ce bloc jaune et carré. Je savais que l'urgence psychiatrique, c'était loin d'être parfait, que ça pouvait être traumatisant, violent et parfois inefficace. J'avais vu ses fenêtres grillagées et l'attitude froide du personnel soignant, éprouvé au passage le silence des salles matelassées où l'on enferme parfois les gens, eu un aperçu des rencontres qu'on y fait et des histoires qu'on y entend. Y entrer, c'est aussi confirmer qu'on est malade, qu'on a besoin d'être protégé de soi-même, c'est abdiquer une partie de son autonomie, sans savoir pour combien de temps, et admettre qu'on est incapable de prendre soin de soi tout seul. C'est risquer de s'exposer à des violences médicales, à des pilules obligatoires, à des traitements imposés par surprise, à des professionnel·le·s expéditif·ve·s. Je comprenais très bien que tu ne veuilles pas t'y rendre, je n'avais pas besoin d'explications.

Je reprochais à l'hôpital un manque d'empathie ; de mon côté j'en avais un surplus, et c'était loin d'être mieux. Ta douleur était trop grande pour moi et je ne parvenais pas à manœuvrer entre le détachement nécessaire pour la recevoir et l'amour qui me poussait à m'en rendre responsable. De sorte que, quand tu as finalement abouti à l'hôpital, je ne faisais plus partie de ta vie. Pourtant, c'est peut-être à ce moment-là que j'aurais pu t'aider vraiment, compenser la froideur de l'aile psychiatrique avec ma présence et mon affection.

Avant tout ça, il y aurait l'été. Tu te croirais guéri, ou tu voudrais très fort le croire. Tu déménagerais dans le Bas-du-Fleuve, seul, et moi je passerais les mois suivants sur la route, pour être avec toi le plus souvent possible. J'avais dans un coin de mon esprit conscience du sordide de la situation : ta vulnérabilité t'avait rendu à moi, m'avait faite indispensable. J'en profitais, en m'efforçant de ne pas voir que la fissure en moi s'agrandissait tous les jours, que bientôt elle me rongerait si profondément que je ne pourrais plus t'accompagner, moi-même fêlée, irrécupérable. En attendant, je dormais près de toi presque toutes les nuits, c'était moi qui te voyais te débattre avec l'angoisse tous les matins, moi aussi qui te faisais rire, à moi qu'on demandait de tes nouvelles, moi ta relation la plus intime. De temps à autre, tu me disais que tu m'aimais, ou tu prenais ma main en t'endormant. Quand je rentrais à Québec, tu m'appelais presque tous les jours. J'entendais dans ta voix, comme une évidence, que ça n'allait pas mieux. En essayant de te rassurer à distance, je m'en voulais de t'avoir laissé seul. J'errais, je devenais sombre et triste, jusqu'à ce que je reprenne la 132 et que je retrouve le fleuve, les mouettes, la rivière, et ma place dans ton lit.

Je croyais sincèrement t'aider. Au quotidien, c'était peut-être plus facile pour toi de vivre quand j'étais là. Je te faisais à manger, je t'encourageais, je célébrais tes victoires : sortir du lit, prendre une douche, passer une heure au bord de la rivière. Dans le temps ralenti de ton appartement, tu parlais peu. J'essayais, de temps à autre, de dissiper le silence. J'entends encore l'écho de mes phrases maladroites – le plus souvent, tu réagissais d'un regard, d'un demi-sourire, de quelques mots. J'avais le sentiment de parler trop et trop fort, que le son de ma voix cassait, à chaque fois, quelque chose de fragile que tu étais seul à percevoir, te brisant le cœur au passage. Je t'imaginais blotti dans le silence comme dans une chrysalide. J'apprenais tes autres langages, tes mains qui gelaient dans les crises, les crues soudaines de tes yeux, la différence entre ton rire amorti et ta respiration saccadée d'angoisse. Quand nous arrivions à garder ta tête hors de l'eau assez longtemps pour nous rendre à la rivière, tout près de toi ma peau nue, au vent, sous le soleil, t'indifférait. Si beau, dans la lumière d'été, ton regard me traversait ; tu te demandais si tu tiendrais jusqu'à la brunante, pour retrouver les saumons dans les fosses.

Un soir où tu étais seul là-bas, où je fêtais quelque événement avec les ami·e·s, j'ai eu cette étrange prémonition en arrosant le poulet qui cuisait dans sa cocotte. Étourdie par l'alcool, j'ai regardé le poulet, et j'ai pensé que j'allais l'arroser comme toi, tu l'aurais fait : comme si je l'aimais et qu'il en avait besoin. Je t'avais vu cuisiner des crêpes comme si tu concoctais des enfants ou des poèmes, entièrement consacré à la tâche et débordant d'amour. En versant

le bouillon sur la viande avec ma cuillère en plastique, je me suis sentie triste. Je regardais ruisseler le liquide entre les fibres de la chair pâle. Est-ce que c'était l'amour qui guidait mes gestes ? Le jus percolait dans la chair de ce petit mort, couché dans son lit de légumes. Sous couvert de soin et d'amour, n'attendais-je pas que tu cuises ? J'attendais – je pensais avoir pour cela une patience infinie – que tu guérisses, en espérant que j'aurais infiltré ta chair, qu'une fois revenu tu ne voudrais plus vivre sans moi. J'étais là, je voulais que tu ailles mieux pour que nous puissions vivre à nouveau les moments magnifiques dont je gardais le souvenir. Je profitais de l'occasion pour me rapprocher de toi dans un opportunisme profondément égoïste, en imaginant que mon dévouement pourrait changer l'issue de notre relation.

Après l'avoir compris, pourtant, j'ai continué de faire des allers-retours entre Québec et Rimouski. Je me rongais les lèvres dans l'auto en essayant de ne pas y penser, de profiter de l'été pour absorber le soleil qui baignait le Kamouraska et les cabourons. À n'importe quel stade du trajet, je savais exactement à quelle heure j'arriverais devant chez toi, sans avoir à y penser. Je connaissais la route par cœur, aussi bien que je connaissais l'expression que tu avais dans les pires crises et qui m'accompagnait partout : ton visage rougi, altéré par la douleur, ta bouche qui s'ouvrait et se refermait sans que l'air y passe pour autant, les sourcils froncés, les larmes qui coulaient parmi les plis de tes traits crispés, tes mains froides qui se serraient sur ta poitrine, parfois dans les miennes. Tout était là, exposé à ma vue, la peur, l'impuissance et le combat ; la fatigue aussi, et l'abandon.

Ça me fendait le cœur. Aujourd'hui, quand je pense à toi, je revois tes yeux avec une relative facilité, mais le reste s'est effacé avec le temps. J'ai une photo de toi dans mon ordinateur que je ne regarde jamais, comme une assurance au cas où j'oublierais ton visage. Mais cette expression-là, je m'en souviens parfaitement : c'était devenu mon quotidien. Quand j'étais avec toi – c'était souvent le cas – tu m'occupais tout entière, ta douleur inscrivait ma présence et mes gestes dans une sorte d'urgence qui m'autorisait à ne pas penser. J'arrivais à refouler le malaise.

Il a fallu du temps pour que remonte à la surface la certitude d'être dans une impasse, que j'avais refoulée depuis que le poulet avait été arrosé et consommé. C'est revenu plus fort encore cette fois, au milieu de la nuit. C'était vers la mi-août. L'angoisse m'a tirée du sommeil. Je n'arrivais pas à la maîtriser. J'ai quitté ton lit pour aller au balcon respirer l'air frais, parfaitement éveillée. Trois heures du matin, c'est une heure étrange pour être lucide, comme si je réprimais tellement l'évidence qu'elle n'avait trouvé que ce moment, ma garde baissée, pour m'atteindre. J'ai su clairement que je me mentais, que je nous faisais du mal en nous maintenant dans cette situation impossible, j'ai su que j'arrêterais bientôt de venir te voir et que j'arrêterais un jour de t'aimer suffisamment pour tout t'offrir sans me poser de questions. J'ai pleuré, des sanglots incontrôlables, à la perspective de cette perte. Ce n'était pas le constat d'un amour unilatéral qui me faisait mal – je l'avais fait il y a longtemps – mais la certitude que la grandeur de mes sentiments pour toi serait bientôt un souvenir. Je croyais

que c'était le deuil du sentiment amoureux, mais il me semble aujourd'hui que c'était plutôt celui d'une certaine illusion, d'un rapport au monde que j'avais inventé pour toi et que j'appelais amour. En voulant m'accorder à toi, j'avais adopté un nouveau système de référence et de valeurs que je pensais être tiennes. À travers cette construction, je te demandais en pensée ton avis sur tout, et je m'y alignais. Je n'approchais plus le monde à travers une perspective qui était mienne, mais en me demandant ce que tu penserais de telle personne, de tel évènement, de telle œuvre. Dans toutes les directions, tu étais à proprement parler devenu mon horizon.

Je croyais que je t'aimais d'une force surhumaine, que cet amour était la plus belle et la plus puissante des choses que je pouvais accomplir. Me défaire de toi m'imposait de renaître tout entière. C'est cela que j'ai senti comme inévitable et qui m'a fait pleurer sur le balcon. D'autant que je connaissais le processus, je l'avais déjà vécu. Avant toi, j'avais aimé quelqu'un d'autre de cette manière, quelqu'un qui de divin m'était devenu quelconque. Je connaissais aussi la peine et ces pleurs, je les avais déjà versés pour l'autre, dans un moment de lucidité presque identique où j'avais su que son visage se viderait de sa substance, que bientôt je serais à nouveau seule avec moi-même. Pendant que tu dormais, je me rendais compte que la même séquence d'évènements se mettait en branle. Je souffrais en avance de ne plus jamais avoir accès à toi sur le même mode, j'avais mal d'une douleur que je ne sentirais plus, je pleurais d'autant plus fort que j'avais conscience que je ne pourrais plus jamais pleurer pour toi avec la même intensité.

Une vingtaine de minutes plus tard, je me suis recouchée près de toi et je me suis rendormie.

Le lendemain, il ne restait plus de traces de cette lucidité : je continuerais de vivre uniquement pour toi pendant plusieurs semaines encore.

4

*Ce que je lis dans ce malheur, c'est qu'il a lieu
sans moi, et qu'en étant malheureux par lui-même, l'autre m'abandonne[;] sa souffrance m'annule
dans la mesure où elle le constitue hors de moi-même*
Fragments d'un discours amoureux, Roland Barthes

Entre la mi-août et la mi-septembre, les centaines de kilomètres que j'ai parcourus, long chemin de déni, ont creusé la faille. La toute dernière fois que je suis venue chez toi, j'ai emmené le bébé chat que je venais juste d'adopter. Je voulais te la présenter, et la présenter à ton chat. Pendant trois heures, elle a pleuré dans sa cage sur le siège passager ; l'accent désespéré de ses miaulements me déchirait le cœur. J'ai failli rebrousser chemin plusieurs fois. Les larmes aux yeux, je passais mes doigts à travers les trous de la cage pour la toucher. Je m'en voulais de lui faire subir ce voyage, de te l'emmener comme un objet qui brille, pour me rendre intéressante à tes yeux, pour t'occuper, t'apporter un peu de lumière.

Nos chats se ressemblaient : deux tabby gris. Ils nous ressemblaient aussi. Ils me parlaient de nous. Ton matou grimpait sur mon dos pour atteindre les hauteurs, et ma chatonne s'endormait en boule, entièrement contenue par tes grandes mains. Nous avons joué un peu

à la famille, tous les quatre. Sur une photo prise cette semaine-là, les chats dorment côte à côte dans ton lit, les pattes enlacées. Hors champ, révélés seulement par un petit morceau de pied et l'angle de la caméra, toi et moi, couchés de part et d'autre. Le ciel nuageux de septembre diffusait une lumière grise par la fenêtre. Troublant à peine le silence ensommeillé qui nous baignait, tu as dit, un peu tristement, que nos chats auraient pu être des amoureux. Je n'ai pas compris : pourquoi ce temps révolu alors que sous nos yeux ils partageaient une affection manifeste ? Quand je t'ai demandé des explications, tu m'as simplement rappelé que ton matou était opéré. Ça n'avait pas de sens : pour moi, la stérilité de ton chat ne changeait rien à la chose, pas plus que ta détresse ne m'empêchait de t'aimer.

La pandémie avait précipité l'écroulement du quotidien dans lequel j'avais tenté de me glisser en Gaspésie, avec l'impression tenace de d'entretenir une imposture. En rentrant à Québec, j'avais perdu mon agenda, rangé mes crayons, désactivé mes alarmes. Absolument rien ne m'appelait ailleurs que près de toi, dans la lenteur caractéristique de cet été-là. Pas de travail, pas d'études, pas d'activités sociales. Juste le rythme que dictait ta peine, minuscule morceau du dérèglement du monde entre les murs de ton appartement. Cette semaine-là, à la mi-septembre, en te disant au revoir, j'ai sûrement promis de revenir dans quelques jours, de t'appeler le soir même. Sur la route, la chatte pleurait. Je me demandais si je l'emmènerais avec moi la prochaine fois que je te rendrais visite. Je ne me doutais pas que je défaisais le chemin pour la dernière fois, que nos chats ne se reverraient plus.

L'automne, c'était encore la fin des vacances : je retournais à l'université, les journées raccourcissaient, je n'étais plus admissible aux prestations gouvernementales de pandémie. J'approchais d'une nouvelle croisée des chemins. Je peinais à concevoir que je viendrais te voir moins souvent, qu'un emploi et des études m'ancreraient à Québec. Nous avions tout misé sur ma présence à tes côtés et j'étais persuadée qu'en mon absence, tout empirait, et que tu attendais que je revienne pour recommencer à respirer. Pourtant, loin de toi, le déni s'estompait, et je me retrouvais chaque jour diminuée. L'énergie que je te consacrais me manquait au quotidien. J'avais de la difficulté à interagir avec les gens, à m'investir dans mes études, à demeurer en relation avec le monde en dehors de toi. La tension irait en augmentant dans les mois à venir : il faudrait choisir. Déjà étiolée, au bord de la disparition, j'aurais pu faire un saut décisif, déménager dans ta ville. J'ai cherché un appartement près de chez toi. Quelque chose a fait pencher la balance : des ami·e·s qui m'invitaient doucement à me prendre en considération.

Il y avait cet·te ami·e très proche, avec qui j'habitais, échafaudais des projets de vie, passais le plus clair de mon temps. Depuis un moment déjà, iel me voyait m'effacer en toi. Iel me l'avait déjà dit, je l'avais ignoré·e – il n'y avait pas de place pour les doutes dans l'édifice de mon obsession. Mais, cet automne-là, nous habitions de nouveau ensemble, ellui et moi. Chaque jour, iel réaffirmait sa présence, mon existence ; iel continuait de m'aimer alors que je me détestais de plus en plus. Nous étions en train de fabriquer tous·tes les deux une étrange et belle famille avec nos animaux, nos tableaux préférés, notre collection de plats

Tupperware : la perspective de nos joies à venir et nos envies de tout chambouler m'attiraient loin de toi, m'attachaient à moi-même.

Il y a eu un·e autre ami·e, avec qui j'allai passer la fin de semaine en revenant de chez toi. Je lui ai parlé de toi, des allers-retours, de l'étrangeté des derniers mois. Iel a senti combien j'étais attachée à ce rôle de sauveuse, mais aussi ma confusion et mon épuisement. Iel m'a raconté l'histoire d'une autre : elle aussi, dans une relation avec toi, s'était sentie coincée dans l'ambiguïté, avait été déçue et blessée. J'avais entendu parler d'elle un peu, par tes ami·e·s. Je me doutais que vous aviez vécu quelque chose de significatif, tous les deux : tu ne prononçais jamais son nom devant moi.

Je me suis reconnue en elle. J'ai eu le sentiment d'être dédoublée et je me suis sentie lasse, comme si j'avais vécu deux, dix, trente fois la même histoire. Ce n'était plus toi et moi. C'étaient les fillettes qui chuchotent en regardant les garçons, des garçons qui apprennent à être dégoûtés de l'amour. C'étaient les adolescent·e·s qui font leurs premières expériences sexuelles, les filles qui sentent qu'elles doivent s'en cacher, les garçons qui sont admirés. C'étaient les enfants qui en naissant reçoivent non seulement un genre, mais un bagage pesant et insuffisant dans lequel iels devront trouver les outils pour bâtir leurs relations. C'était le passé, le présent et l'avenir des femmes dont la vie tourne autour de quelqu'un d'autre : celles de 1948 qui, peu importe leurs désirs, restent à la maison pour s'occuper des enfants, mais aussi celles de 2019 qui changent de ville et d'université au milieu de leurs études pour suivre leur amoureux qui, lui, trouve que c'est normal. C'était aussi l'histoire des femmes à qui on

a appris à douter d'elles-mêmes et qui ignorent les signaux d'alarme, défendent leurs agresseurs, endurent jusqu'à mourir aux mains de ceux qui disent les aimer, de celles qui crient à l'aide de toutes leurs forces et qu'on n'entend que lorsqu'il est trop tard.

Tu m'as demandé un soir, dans l'obscurité d'une tente, ce que voulait dire *féminisme*. Sur le moment, ça m'a surprise : j'aurais juré que tu étais toi-même le plus féministe des hommes. Tu me paraissais différent des autres, doux, drôle, attentif. J'ai balbutié quelque chose sur l'expérience d'être femme dans le monde, au quotidien. Sans répondre, tu as caressé ma main et tu t'es endormi. Brusquement, en écoutant mon ami-e, je nous ai vus autrement. C'était moins simple qu'il n'y paraissait. Tu es gentil et calme, tu m'écoutes, tu es intéressé et patient, mais cela n'empêche pas que nous ayons appris le monde différemment, toi et moi. Nous sommes les enfants du patriarcat : il est difficile de distinguer ce qui, en nous, relève de son héritage.

Parfois, j'évoque à demi-mot ta maladie devant tes amis garçons et je remarque leur surprise. Ils étaient tout près de toi dans les moments les plus critiques. Vous vous connaissez intimement, et vous avez cette belle façon de communiquer presque sans mots, en échangeant des œuvres, en penchant un peu la tête lorsque vous êtes touchés, en vous regardant droit dans les yeux, brièvement, pour dire *merci* ou *je t'aime*. Ils avaient sans doute compris que tu voulais mourir, décodaient certains signes qui dans ce langage étrange avaient toute la clarté d'un aveu. À eux, pourtant, tu n'as pas dit comment, ni quand tu le ferais.

Moi, j'encourageais tes confidences sans chercher à m'en protéger – je ne savais pas le faire. Je savais seulement que tu avais besoin de parler, et que j'étais là pour t'écouter. Je n'imaginai pas que c'était possible de dire non, de reculer, de te demander de trouver d'autres personnes qui pourraient te rassurer. Je voulais que tu me choisisses, te voir tout entier et te serrer contre moi. Prendre soin de toi donnait un sens à mon existence, devenait plus important que d'exister pour moi-même.

À quelques détails grappillés dans le récit de mon ami-e, j'ai aussi compris que tu fréquentais cette autre personne quand tu m'as rejointe en Europe. Mes souvenirs précieux des moments où je nous avais sentis plus proches que jamais ont pâli. J'ai eu honte de leur avoir accordé tant d'importance et, en même temps, je me suis sentie moins seule dans ma honte. Mon ami-e m'a raconté d'autres histoires qui ne te concernaient pas, et qui me situaient dans une constellation de femmes qui, mal aimées, aiment trop, et se brûlent. J'en ai eu assez de disparaître.

Tu craignais que je t'abandonne ; je t'avais fait de nombreuses promesses pour te rassurer. Mais je t'ai laissé tomber quand même, abruptement, par écrit – je savais qu'au téléphone, je n'y arriverais pas. Le message était bien plus concis que ce que j'avais envie de crier – *je suis pas capable d'être ton amie, j'ai besoin de temps, arrête de m'appeler, arrête de me dire que je suis ta meilleure amie, arrête de me dire que tu m'aimes, arrête de prendre ma main, arrête de dire que t'endormir à côté de moi c'est ton moment préféré dans toutes les journées, arrête de me dire que tu me trouves belle, arrête de me dire que je t'aide à vivre,*

c'est trop dur d'être aussi proche et d'être forcée de rester si loin. Je t'ai envoyé une courte phrase, j'ai trop de peine, arrête de m'écrire s'il te plaît.

Tu m'as demandé si c'était parce que tu étais malade. J'ai balayé l'hypothèse du revers de la main, *non, c'est moi qui suis malade* – j'imaginai mon amour plus fort que ta peine, supplanté seulement par un réflexe de survie de ma part. Tu as insisté, convaincu que je ne supportais plus ta souffrance. Dans un sens, tu avais raison. Non seulement l'amour entre nous était une impasse, mais tu n'étais pas disponible pour créer, renforcer des liens. Tourné vers l'intérieur, tu ne te rendais pas compte que j'étais rongée par le désir de me rapprocher de toi. J'aurais voulu que tu comprennes que c'étaient ma peine et ma disparition que je fuyais – pas les tiennes. Je te consacrais le plus clair de mon temps, la plus grande part de mon énergie.

Explicitement, je ne demandais rien. J'étais là, et je continuais de te promettre que je n'irais nulle part. En elle-même, cette dévotion était anormale, exagérée. Elle était fondée sur des attentes déjà déçues que je maintenais malgré tout, traversée de forces contraires qui me brisaient. C'était tragique et limpide. Tout notre entourage s'en rendait compte, et moi aussi, même s'il m'a fallu du temps pour l'accepter. Tu disais souvent *t'es ma meilleure amie*. Je détestais ce que ça révélait d'incompréhension entre nous: tu ne connaissais pas la puissance de mon amour. Je ne voulais pas que tu penses que je t'aimais *seulement* d'amitié. J'aurais voulu que tu saches que j'étais *en* amour, que j'affrontais tout cela amoureuxment, dans un

sacrifice grandiose motivé par le plus pur et le plus total des sentiments. Mais je réprimais ma déception, accueillais joyeusement tes élans.

À quoi pensais-tu quand tu t'endormais près de moi, t'agrippant à ma main ? La plupart des journées de cet été-là se sont terminées comme ça, quelques mots dans le noir, ta peau contre ma peau et nos sommeils voisins. Les gens qui nous rendaient visite chez toi nous croyaient amoureux, je le devinais quand je fermais la porte de ta chambre derrière nous. Je ne démentais rien, puisqu'on m'offrait la possibilité de cette proximité avec toi, ne serait-ce que dans l'imagination de quelques connaissances. Vue sous d'autres angles, ma présence dans ta vie revêtait d'autres formes : substitut de mère, enveloppante, prévenante, et inconditionnellement disponible, quand je ne m'improvisais pas infirmière ou médecin, lisant sur la dépression et sur le fonctionnement des inhibiteurs de recapture de la sérotonine, sur les bonnes façons de réagir aux idées suicidaires, sur le bon degré de détachement ou d'empathie à manifester. Meilleure amie, blonde, mère, infirmière. Jusqu'à la rupture, je t'ai juré que je ne te laisserais pas tomber. J'avais réussi à te convaincre de ne plus craindre que je disparaisse. J'étais au courant, pourtant, que les promesses qu'on martèle sont souvent celles qu'on brise. Chaque répétition annonçait plus fermement ma future trahison : plus j'approchais du constat d'échec, plus je réaffirmais mon assurance.

Tu as cru que je réclamais le silence parce que tu allais de moins en moins bien. Je t'ai dit que tu te trompais. En arrivant chez moi, vidée, quand je venais de m'arracher à ton appartement, à ton lit blanc, à nos mains qui se tenaient sous la couverture, je t'ai demandé

le silence pour que tu m'aides à ne pas rechuter. À ce stade, je ne voyais plus d'autre option qu'une rupture nette, quitte à te faire mal – au moins, comme ça, peut-être que tu m'en voudrais assez pour ne plus souhaiter me parler.

Alors que j'étais devenue pratiquement indispensable à ton fonctionnement quotidien, j'ai tout lâché d'un coup. J'ai eu l'impression de te pousser d'une falaise. J'en sais peu sur ce qui a suivi, l'hôpital, le déménagement, l'hiver, mais je pense qu'une fois que j'ai cessé d'essayer de vivre à ta place, tu t'es retrouvé au même point qu'au printemps. Plus mal, peut-être.

Puis, tranquillement, tu t'es mis à guérir.

Je pensais à cette fois où j'avais cassé ton lit en me jetant dessus. C'était ton lit d'enfant, celui dans lequel tu dormais depuis vingt ans. Ce jour-là, j'ai détesté mon impulsivité et ma maladresse qui, à côté de ta douceur et de ton calme, crevaient les yeux. En une fraction de seconde, j'avais brisé un objet dont tu avais pris soin pendant des décennies, à travers les déménagements, que tu rentres soûl ou accompagné. Tu as dit *c'est pas grave, fallait que ça arrive*. Tu as installé ton matelas au sol et appris à dormir sans les craquements du vieux bois. J'avais provoqué le changement, forcé un rythme qui n'était pas le tien. De la même façon, en t'offrant une présence et un soutien constants avant de me retirer brusquement, j'avais trafiqué les paramètres de ta vie et de ta guérison. En essayant de t'aider et de te

protéger, j'avais fini par t'éloigner des tien-ne-s et de ceux qui pouvaient vraiment prendre soin de toi, sans être guidé-e-s comme moi par l'envie de te posséder, de te garder pour elleux seul-e-s, de cultiver ta dépendance à elleux. Après mon départ, tu as retrouvé ton chemin vers ceux qui t'aimaient mieux que moi. Ielles t'ont accompagné, constant-e-s et solides.

Tu n'as pas résisté au silence que je t'ai imposé. C'était un petit silence, juste entre toi et moi – pas grand-chose. Je te suis reconnaissante d'avoir accepté de m'aider. J'ai d'abord cru qu'en te pliant à ma demande, tu confirmais qu'il n'y avait rien à corriger dans mon interprétation : je n'étais pas importante pour toi, tu pouvais te passer de moi sans problème. J'étais loin de toi et je passais le plus clair de mon temps à chercher des signes que je te manquais. C'était encore entre tes mains que reposait ma valeur, j'espérais encore : j'avais donc bien fait de couper les ponts.

Il y a eu des trous dans le silence, comme des faiblesses, que j'ai ouvertes moi-même en t'écrivant, et refermées aussitôt en constatant que je redevais obsessive. Par un de ces trous-là, j'ai appris que ton matou avait disparu. J'ai espéré longtemps qu'il revienne, pas seulement par empathie pour ta perte ou pour lui, mais parce que son retour aurait été un prétexte suffisant pour justifier un message ou un appel. Quelques semaines plus tard, j'apprenais que tu avais dit espérer qu'il revienne pour pouvoir m'écrire. Tu cherchais toi aussi les brèches dans le silence – nous avons trouvé la même. Pour un instant, je nous ai à nouveau sentis très proches.

*Peut-être que la vraie force réside dans notre
manière de nous approprier le passé.*

Traité de paix pour les femmes alien, Geneviève Morin

La rupture totale que j'ai installée entre nous cet automne-là résultait d'une suite d'évènements et de décisions qui n'auraient jamais dû avoir lieu. On peut remonter loin dans l'histoire qui nous lie, dans les paramètres sociaux qui nous déterminent. Aujourd'hui, cette généalogie m'intéresse et m'attriste. Je ne peux m'empêcher d'imaginer ce qui se serait passé si, à certains moments, j'avais agi différemment. J'aurais aimé éviter la coupure. Souvent, dans les mois qui ont suivi, j'ai perdu de vue le sens de cette décision. Une rupture si radicale était-elle nécessaire ? N'aurions-nous pas pu apprendre à être amis, tout simplement, et continuer à prendre soin l'un de l'autre ? Je me disais que je saurais maintenir une saine distance, rester debout. Tout me ramenait à toi : chaque lecture, chaque chanson, et surtout mes rêves, toutes mes nuits peuplées de toi. Mes ami·e·s m'encourageaient à ralentir,

retravaient avec moi, pas à pas, le chemin qui m'avait conduite au retrait. Malgré tout, par-dessus tout, tu me manquais. Tu me manques toujours.

Au début, le silence était poreux. Je me suis rapidement remise à t'écrire quand je trouvais quelque chose d'assez intéressant à te raconter, à prendre des nouvelles, à t'appeler de temps en temps, tout en me rendant compte de la facilité angoissante avec laquelle je glissais à nouveau hors de moi-même. Au téléphone avec toi, je ne trouvais rien à dire qui soit digne de ton attention. Je t'écoutais, je te posais des questions. Je perdais tout accès à ma vie intérieure. Il me fallait des heures ou des jours pour me remettre de nos conversations, qui ravivaient à la fois ma peine d'être loin de toi et ma peur de ne pas arriver à me remettre de toi.

Un peu après Noël, je t'ai rendu visite. Nous sommes restés dehors devant chez toi à discuter lentement, à quelques mètres l'un de l'autre. J'aurais voulu t'arracher ton masque pour revoir ton visage. J'avais réussi à me convaincre qu'il n'y avait aucun danger à passer un instant près de toi, juste pour te déposer le cadeau que je t'avais préparé – *L'Amélanchier* de Jacques Ferron, une veste de laine, une carte que j'avais dessinée et qui disait *tu es aimé*. À peine quelques minutes après mon arrivée, je me suis retrouvée à genoux dans la neige, à te regarder d'en bas. J'avais pourtant mis toute ma concentration à rester debout. Je n'ai jamais compris pourquoi ta simple présence me jetait au sol, idolâtre, priante.

Nous nous sommes vus quelques fois pendant l'hiver, de courts instants toujours organisés par mes soins – j'inventais des combines qui justifiaient les visites. Les espaces que j'arrivais à ménager entre nos rencontres me permettaient parfois d'émerger du brouillard dans lequel je naviguais. Il me reste peu de souvenirs de cette saison-là, celui de la tristesse surtout qui ne me quittait pas. Sur les photos, je vois mon corps qui change et je me rappelle le nœud dans ma gorge qui m'empêchait d'avaler. J'essayais de donner aux messages que je t'envoyais un ton détaché, joyeux, bienveillant. Derrière ces mots simples, il y avait tous ceux qui ne te parvenaient pas, les rêves, gribouillés au réveil sur des morceaux de papier et rangés dans ma table de nuit, que je ne te racontais pas, de nouvelles lettres d'amour et d'excuses que je cachais soigneusement dans un dossier qui t'était dédié. Il me semblait qu'il ne fallait pas que tu saches la place que tu occupais dans mes pensées. J'étais toujours à deux doigts de revenir me rouler en boule à tes pieds.

Au printemps, je me suis sentie plus forte. Tu allais mieux. Je me suis crue prête à de vraies retrouvailles qui marqueraient le début d'une nouvelle relation d'amitié, saine, belle et sans souffrance. La première fois que tu es venu chez moi, tes pas silencieux, ta grande silhouette d'original dans le corridor m'ont terrassée. Tu étais enfin revenu, toi debout et moi assise par terre. Je pensais à mes yeux qui n'arrivaient pas à se poser ailleurs que sur toi, à tout ce que j'avais voulu te dire et qui soudainement m'échappait. Fébrile, je parlais vite, pour ne rien dire. Il m'a fallu presque une heure pour me défaire de la nervosité qui courait sur ma peau. Ensuite, comme si le fantôme que j'avais fabriqué avec mes souvenirs de toi

était sorti par la fenêtre, j'ai atteint la paix. Tu parlais, content de me voir, gentil et drôle. Tu évoquais des moments que nous avions vécus – tu te souvenais donc, toi aussi, de tous ces détails ? Nous nous retrouvions et tout allait bien, les mots me revenaient. Tu t'es assis près de moi, à la même hauteur. Tu racontais tes rencontres avec des animaux sauvages, disais que tu avais eu plus peur de l'orignal que de l'ours noir. Tu me faisais rire. Je nous voyais, toi en grande bête calme et moi en ourson maladroit. L'image m'a traversée comme une ombre : le bébé ours qui insiste pour jouer avec la bête immense, plante de jeunes griffes dans son jarret, et l'orignal qui piétine à mort le petit corps pris entre ses pattes. Je te réponds que, pour moi, un ourson reste un signe plus sûr de danger. L'inconscience du jeune carnivore qui, curieux, s'approche des humains sans soupçonner la violence que sa mère est prête à déployer m'inquiète plus que le placide géant – je connais bien mieux les risques de l'impulsivité. C'est elle qui m'a poussée à te suivre dans la forêt jusqu'à ce que je finisse écrasée sous tes grandes pattes. Tu es plus familier, peut-être, avec la destruction que l'ongulé peut provoquer quand, blessé, il court sans regarder où il va.

Tout l'après-midi, notre conversation a coulé. Légers, nous la laissions laver les ombres de l'hiver. Je n'oubliais pas d'exister, je ne m'embourbais pas dans un désir insatisfait, je gardais une distance sécuritaire. J'étais là, simplement, avec toi. Quand tu es parti, j'ai continué à vivre, joyeuse plutôt que détruite. C'était la première fois depuis longtemps que je me sentais plus solide après avoir passé du temps avec toi.

Forts de cette expérience, nous nous sommes retrouvés à nouveau quelque temps plus tard. Assis près de l'eau, nous nous projetions dans l'été qui venait, faisions des plans pour passer quelques jours ensemble : j'allais déménager au Saguenay, toi travailler dans Charlevoix. Nous nous rencontrerions à Sainte-Rose-du-Nord pour camper, nous nous rendrions visite. J'étais euphorique à l'idée que nous travaillions à reconstruire un espace pour nous deux sans que je sente que je devais rapetisser pour y trouver ma place.

Il n'a fallu que quelques phrases pour rouvrir la faille. Tu as commencé à parler de nous deux, de ce que la maladie avait empêché. Les rires des outardes qui se reposaient à quelques mètres de nous se sont amplifiés, mués en cris d'alarme. Tes mots ne me parvenaient qu'étouffés. Je ne sais précisément ni ce que tu as dit, ni ce que tu voulais dire. Je fixais le ciel d'où les nuages tombaient à toute vitesse. J'ai cru t'entendre dire que tu regrettais, que tu aurais voulu qu'une autre histoire soit possible entre nous deux. Plus tard, je me dirais : *crisse de coup bas*. Tes mots, lâchés sans prévenir, ont retourné le monde à l'envers.

J'avais baissé ma garde trop vite, j'avais déchiré et jeté le silence, presque oublié déjà. Je n'ai pas été assez rapide pour boucher mes oreilles et éviter de t'entendre jouer avec la poignée d'une porte que j'avais passé des mois à essayer de refermer en moi. Comme si la perspective d'une relation amoureuse avec toi convoquait une partie de moi que j'avais enterrée, incompatible avec celle qui savait être ton amie, dès les premiers mots prononcés,

un acouphène aigu s'est superposé à ta voix, mêlé aux cris des oiseaux. J'ai serré les doigts sur les barreaux de ma chaise jusqu'à ce que tu aies fini, balbutié quelque réponse dont je ne me souviens pas. J'ai attendu que le ciel arrête de tomber, que les outardes se calment. Puis, j'ai rangé cet instant-là quelque part dans mon esprit, le plus loin possible, dans un coin sombre. Si je voulais que nous redevenions amis, j'allais devoir l'oublier.

Nous avons continué sur le chemin que nous avions entrouvert : je t'ai invité à venir passer quelques jours dans ma nouvelle maison. Le jour où tu devais arriver, tu m'as appelée. Tu voulais remettre ta visite. Je connaissais ce ton-là, j'ai entendu très vite que ça n'allait pas. La faille, rouverte le jour des outardes malgré mes efforts pour l'ignorer, brouillait mon jugement, fléchissait à nouveau mes genoux, et mes rôles de l'été précédent étaient inscrits en moi tellement profondément, si souvent parcourus, que je m'y suis glissée sans la moindre résistance. Je t'ai convaincu de venir quand même. Tu es resté deux ou trois nuits. Ces jours-là ont ressemblé de très près à ceux que nous avons partagés à Rimouski. Au lieu d'aller à la rivière, nous nous installions sur les roches chauffées par le soleil au bord de la Baie. Je me baignais dans l'eau glaciale du Fjord et tu restais au bord, absent, luttant quelque part au fond de toi-même, les poings portés à ton cœur. Je ne disais rien, tu ne m'aurais pas entendue.

Un matin, tu m'as annoncé que tu avais remballé tes affaires et que tu continuais ton chemin. Tu as posé ta grande main sur ma tête, quelques secondes seulement. Quand j'ai senti que tu allais l'enlever, j'ai ajouté la mienne par-dessus pour te garder encore un peu. Je me souviens

de l'effort de volonté, de concentration qu'il m'a fallu déployer pour relever ma main – j'aurais voulu qu'elle pèse une tonne, qu'elle te soude à moi. Je ne me suis pas retournée pour te regarder sortir.

C'était une journée magnifique de juillet au Saguenay, une journée de vacances pour tout le monde dans notre nouvelle maisonnée. Après ton départ, mes colocs et moi nous sommes assis·e·s tou·te·s les trois sur le balcon, à peine habillé·e·s, la peau au soleil et au vent du Fjord. J'étais sombre, épuisée, et j'avais dans la gorge un nœud familier que mes gorgées de café glacé traversaient péniblement. Ça se voyait. Très doucement, mes ami·e·s disaient : *on te reconnaît pas quand il est là*. Iels m'avaient observée tandis que j'incarnais pour toi un étrange personnage, soumis, précautionneux, muet. L'amour dans leurs voix, leur bienveillante attention ont eu raison des derniers efforts que je mettais à retenir mes larmes. Un·e des ami·e·s a pleuré avec moi : iel savait trop bien la déchirure. L'autre ami·e aussi connaissait les cœurs brisés. Un soir de l'automne précédent, le sien s'était serré si fort que, l'espace de quelques minutes, nous avions craint qu'il flanche.

Beaucoup d'entre nous connaissent les ravages de ce qu'on appelle amour et qui insidieusement se mêle à la dépendance et à l'aliénation, ouvrant en nous de grands vides au fond desquels nous nous fracassons.

La présence de ces ami·e·s, l'écho aussi des voix des autres qui sont tombées, qui tombent encore, qui se relèvent, qui existent, qui pleurent, qui racontent, dans les moments les plus difficiles et les plus absurdes de cette histoire que nous avons vécue, m'ont permis de m'opposer à ma disparition. Nous pleurons tou·te·s ensemble alors que revenait la certitude que je ne guérirais pas de toi sans maintenir longtemps, des années peut-être, le silence – sans le préserver jusqu'à ce qu'il se mue en indifférence. À ce moment, il tiendrait plus ou moins seul, il s'allégerait, mais il faudrait encore – toujours – prendre garde, si l'envie me venait de l'effacer d'un coup.

Le vent séchait nos joues, caressait ma détermination pendant que je t'écrivais un message court, qui tombait encore au mauvais moment dans ta vie : *je pensais que j'étais capable, mais je me suis trompée. J'ai besoin qu'on retourne au silence.*

Tu as posé de nouveau la même question, presque un an plus tard : *est-ce que c'est parce que je vais pas bien ?* De mon côté, les mêmes réponses : *non, c'est moi qui suis trop triste.* Ça m'étonnait, ça m'irritait un peu peut-être, de me rendre compte que l'histoire se répétait à l'identique, que mes protestations n'avaient pas porté, même au fil des mois pendant lesquels nous avons été éloignés. En l'espace de cinq ou six messages échangés, j'ai eu l'impression que nous avions tout dit. Je ne voyais pas comment nous aurions pu mieux nous comprendre. Pour moi, continuer à essayer d'expliquer revenait à maintenir une ouverture dangereuse. Il y avait cette notion très simple que tu ne comprenais pas : j'étais amoureuse de toi. Là-dessus,

on ne s'entendait pas. Je ne te l'ai peut-être jamais dit clairement, ou pas d'une manière qui était compréhensible pour toi. De toute manière, je pense que nous n'aimons pas de la même façon – que pour toi, être amoureux, ça ne peut pas justifier de vouloir s'éloigner de quelqu'un. Au contraire. Tu sais, toi, tomber en amour, rester en amour, comme si ça n'impliquait personne d'autre que toi. Tu te réjouis de l'existence même de celles que tu aimes. Quand elles sont là, dans les parages, tu n'attends rien de plus. Les gens qui te connaissent saisissent la subtile modulation de ta mélodie : ton pas qui s'allège, un certain reflet dans ton regard, les fous rires plus libres. Il y a quelques mois, j'ai rencontré celle qui deviendrait ton amoureuse. Je ne vous avais jamais vus ensemble, mais j'ai eu l'impression que bientôt tu aurais à nouveau cette allure magnifique d'enfant heureux.

Comment t'expliquer que c'était parce que je t'aimais que j'avais besoin qu'on s'éloigne ? Je n'avais plus d'idées, et la conversation qui s'allongeait sans que nous approchions d'une résolution satisfaisante me rongait le cœur, le tien aussi peut-être. Nous nous sommes arrêtés comme ça, écartés par une incompréhension qui s'érigerait en silence. Déterminée à m'empêcher de rechuter, j'ai supprimé ton numéro, programmé mes applications de messagerie pour qu'elles cachent tes messages. C'était pour me protéger de moi-même : toi, tu ne m'écrirais pas.

Je voulais encore, pourtant, que tu saches cet amour dont j'étais si fière. Je me suis autorisé une ultime tentative. Dans une enveloppe, j'ai glissé deux pages arrachées du livre

que j'étudiais à ce moment-là. Enroulés dans leurs marges, deux poèmes fébriles que j'avais écrits juste après ton départ. S'ils t'étaient adressés, je n'avais pas eu sur le moment l'intention de te les donner à lire. J'ai cru que ces mots-là, d'abord choisis sans me demander ce que tu en penserais, sauraient traduire avec plus de sincérité ce que mes messages ne transmettaient pas.

*Tu repars comme tu arrives
Je me tords de désir au bord de la Baie
Sous une seule de tes mains
Tu pars comme la marée et je suis
Toute humide de toi
Le sable l'herbe le vent sont tout humides de toi
Tous les bruits sont vides
Gris et fatigués
Cette maison que j'aimais et où tu es venu et d'où tu es parti
Devient chambre d'écho de ton absence
De ta main sur ma tête*

*

*Juste comme j'arrive à m'asseoir près de toi
En amie
Tu fais de la plage
des bernaches
du ciel calme un vertige
tu rouvres l'abîme : tu parles et les oiseaux s'agitent les nuages défilent à toute vitesse
J'essaie de m'accrocher à eux et je me sens retomber en toi
Tu parles d'occasion manquée de relation perdue tu dis
— dis-tu que tu t'en veux ?
Je remonte
transie
Prête à fendre à nouveau
sur les mêmes lignes de faille
Et nous n'en parlons plus*

*Je n'arrive pas à me reprendre à toi
J'ai peur de l'étau de tes mains
Je t'en veux de garder toujours quelques doigts sur ma peau*

Il y a bientôt deux ans, j'ai déposé l'enveloppe timbrée dans la boîte aux lettres et je me suis convaincue que je n'attendais pas de réponse. Il est possible que tu ne l'aies jamais reçue. Nous nous sommes croisés depuis à quelques reprises, nous avons parlé une fois sérieusement, trois ou quatre fois superficiellement – aucune parole, aucun regard ne m'a donné à croire que tu aies eu ces textes-là sous les yeux. Dans tous les cas, je sais qu'ils n'avaient pas le pouvoir que j'ai voulu leur prêter, celui de te révéler enfin, sans détour, ce qu'il y avait d'amour dans mon besoin de distance. J'avais espéré qu'ils parviennent à te montrer combien je trouvais déchirant le constat répété qu'il était impossible, à ce moment-là et sans doute pour longtemps, que tu fasses partie de ma vie sans que je m'écroule. Un de nos amis, parlant de toi, me disait : *il y a une chose que j'ai jamais réussi à lui faire comprendre, c'est que t'étais amoureuse de lui*. À ces mots s'est déposée sur mes épaules cette fatigue, la vive impression d'une impasse entre toi et moi et, en dessous, une sorte de colère. Ce qui m'a remplie et déchirée pendant trois années, cet amour qui m'a portée et lancée dans le vide, soudée à toi et envoyée à l'autre bout de la province, séparée de moi-même, qui, meurtri et transfiguré, occupe à ce jour un espace en moi, ne t'a-t-il jamais même effleuré ?

Soûls, côte à côte sur des tabourets de bar, notre ami et moi parlons – encore – de toi. Nous y revenons souvent, un peu par désœuvrement, un peu parce que cette conversation-là demeure chaque fois irrésolue. Il a attendu longtemps avant de me répéter cette petite phrase que tu lui avais dite. Ce soir-là, il est encore un peu réticent – *je préférerais pas te le dire, mais*

maintenant je pense que ça change rien. Je t'imagine, un peu exaspéré face à son insistance, laissant tomber les mots en guise de point final : *moi aussi, je suis amoureux.*

Plus souvent que je ne veux l'admettre, j'ai cru que je n'attendais que cette phrase-là, que te l'entendre dire était la seule façon de colmater la faille pour de bon. Mais notre ami a raison : ça ne change plus rien. Il y avait en moi une place toute prête pour un aveu d'amour de ta part. Ce vide rempli, il ne s'est rien passé. Pas d'écroulement, pas de soulagement, pas de joie ni de guérison.

*Je me souhaite d'être capable de me pitcher avec
encore moins de peurs et de freins, la prochaine fois.*

Lettre à Benjamin, Laurence Leduc-Primeau

Je me suis gardé de l'espace pour un sixième et dernier chapitre. Je ne savais pas ce que je voudrais y écrire : je m'imaginai juste que ce serait une conclusion – que le fait même d'écrire cette histoire me rendrait capable de prendre assez de recul pour ramasser en quelques phrases la personne que je serais devenue, mes apprentissages, des réflexions limpides et transcendantes sur l'amour. Me voilà pourtant : j'ai écrit et jeté une dizaine de versions de ce dernier chapitre. Je suis toujours la même.

J'ai toujours le cœur qui fait mal quand je me replonge dans le récit de ces années-là, quand je te croise, quand je rêve à toi. Tu me manques encore, parfois avec autant d'acuité qu'au plus creux de mes soirées gaspésiennes. J'ai encore le corps et le cœur qui s'agitent à certains souvenirs, devant certaines photos. Et, quand tu m'écris, je me méfie encore de la vague qui me traverse, de ma peau qui s'électrifie, de la chaleur qui s'empare de ma nuque. Je ne me

ferai pas croire que c'est impossible que je me retrouve à nouveau dans cette posture de soumission, avec toi ou avec quelqu'un d'autre.

Qu'est-ce qui a changé, alors, entre les jours pénibles où j'ai commencé à écrire cette histoire et aujourd'hui ? Je suis triste, parfois ; je suis aussi debout, et je vais bien. La colère et le blâme ont disparu de mon récit au fil des réécritures. Je t'en ai voulu, je ne t'en veux plus, ni à moi non plus, d'ailleurs. Je sais que j'aurais pu mieux faire, je sais à peu près comment. Je comprends mieux le chemin que j'ai pris pour me perdre. Je ne me demande plus ce qui est ta faute, ce que je peux te reprocher. Ça n'a plus d'importance.

Je me réjouis que tu existes, parce que tu es magnifique, et je t'évite, parce que je suis mal à l'aise en ta présence. Je suis ta vie de loin, je suis fière de toi, je t'admire, je suis contente pour toi. Je me fais une joie de te savoir amoureux et de pouvoir, une fois de temps en temps, t'entendre rire. Mon cœur se serre parfois, surtout quand tu es tout près – dans l'appartement d'à côté – parce que je voudrais que tu sois dans ma vie. Je ne sais pas si j'y serai prête un jour, ni si tu le voudrais. Tu m'as dit que tu ne pourrais plus me faire à nouveau confiance, être aussi près de moi. Je peux vivre sans toi, je suis ravie quand j'apprends que tu vas bien. J'ai vécu longtemps avec un manque aigu de toi. J'oublie souvent, désormais, que je vis avec ton absence.

J'ai cru que je prenais soin de toi. Je l'ai écrit mille fois. Je le répète, peut-être parce que je suis choquée par l'ampleur de mon erreur. En réfléchissant à la manière de raconter cette histoire, j'ai appris sur moi, sur les façons dont je souhaite entrer en relation, sur mes amitiés et mes amours, et sur le monde entier. Pourtant, mes serremments de cœur, eux, sont demeurés ; l'émotion qui me prend quand je vois bouger tes grandes mains, ou quand tu m'offres un de tes beaux sourires avec les yeux, reste vive. Je me suis éloignée géographiquement, encore, et je me suis donné de l'espace pour grandir.

Je pense que je parviens, à force d'écrire et de décider de continuer à vivre, à conserver le plus beau de ce que nous avons vécu ; j'ai appris que c'était possible d'avoir de l'affection pour toi sans oublier de respirer, de boire, de manger. J'ai appris à écouter le bruit de mon cœur et à le reconnaître comme le signe de sa puissance. Il est capable de t'aimer, de m'aimer et d'aimer encore. Je suis fière de savoir qu'il peut s'affoler, que mes genoux osent céder, que je suis assez forte pour me laisser emporter par ces vagues extatiques qui me sortent de moi-même. Je suis fière aussi d'avoir appris qu'il est tout aussi jouissif d'atterrir ensuite, essoufflée, et de constater que je suis toujours entière, peut-être encore plus grande, encore plus prête à aimer. Je me réjouis d'avoir désappris un peu de peur.

L'INTERPELLATION COMME PRATIQUE DE *CARE*

INTRODUCTION

En écrivant, en descendant dans la faille qui m'habite, je la découvre peuplée : j'y rencontre bell hooks et Marie Uguay, Laurence Leduc-Primeau, Mona Chollet et d'autres femmes de mon entourage. Je parle de ce qui m'occupe et je trouve chez celles à qui je m'adresse des échos qui à la fois m'étonnent et m'inquiètent. Les obsessions que j'ai développées pour tous ceux auxquels je me suis attachée se sont à chaque fois accompagnées d'une certaine honte qui m'isolait davantage. Je ne pense pas, rationnellement, qu'une femme ait besoin d'un homme pour la valider. Pourtant, régulièrement, je m'égarais en poursuivant des hommes que je ne connaissais presque pas. J'étais seule dans cette honte, certaine d'être atteinte d'un défaut qui me rendait incapable d'aimer sainement. Avec le temps, je suis de moins en moins surprise, je m'attends à ce que nous ayons toutes vécu à des degrés divers et de différentes façons les effets de cette éducation à l'amour. Je constate que je suis moi aussi une « enfant saine du patriarcat » (Chollet, 2021, p. 104)³ ; que ma peur et ma gêne, mes maladresses et ma dépendance indiquent surtout que « [je suis] comme il se doit la destinée

³ Reprise par Mona Chollet dans *Réinventer l'amour*, Elisende Coladan propose de considérer ceux qu'on caractérise comme « pervers narcissiques » plutôt comme « enfants sains du patriarcat » que comme déviants. Coladan attribue cette formulation aux féministes latino-américaines, qui l'utilisent notamment pour parler des féminicides et déconstruire l'image de l'agresseur comme inconnu, marginal et malade.

assignée à [mon] genre » (hooks, 2022, p. 11). L'apprentissage que j'ai fait de l'amour romantique tout au long de ma vie n'a rien de fortuit. Il a ses racines dans la socialisation de genre, fonctionne comme un outil de domination qui draine l'énergie des femmes, qui participe à « substituer la serviabilité à l'amour, la soumission au respect » (hooks, 2022, p. 12).

Traditionnellement, le rôle des femmes dans les relations amoureuses hétérosexuelles implique de *prendre soin* de leurs partenaires : faire le ménage, la lessive, préparer les repas, prendre les rendez-vous, aller au-devant des besoins de l'autre. Dans des situations où le conjoint est malade, dépendant, ou même violent, cet aspect de la relation peut devenir prédominant, au point où les femmes perdent contact avec leurs propres besoins et désirs pour se consacrer entièrement à ceux de leur conjoint, se percevant comme responsable de lui, comme la seule personne capable de l'aider à surmonter ses difficultés. Quand les besoins de leurs partenaires prévalent, certaines femmes s'effacent. Qu'advient-il d'elles lorsque la relation se termine ? Comment parviennent-elles à surmonter cette perte de soi, à réinvestir le vide qui reste après le départ de celui qui occupait la plupart de leurs pensées ?

Pour les narratrices de *Lettre à Benjamin* et *Traité de paix pour les femmes alien*, la reprise de parole passe par le récit. Dans le présent mémoire, ces deux œuvres font l'objet d'une analyse littéraire qui vise à mettre en lumière les mécanismes énonciatifs qui structurent cette reprise de parole, et la façon dont la mise en récit contribue en elle-même au processus de

guérison qu'entreprennent les narratrices. Ces deux récits, écrits du point de vue de celle qui reste avec le silence, témoignent de l'importance persistante de leurs relations, même lorsqu'elles ont pris fin. La posture de soin ne s'abandonne pas sans laisser de traces. Face à la rupture et au silence, les narratrices ont recours à l'interpellation, qui fonctionne chez elles comme un dispositif de *care*, prolongeant et ajustant leur pratique de soin dans la narration, au-delà de la perte de l'autre.

Les narratrices de *Lettre à Benjamin* et de *Traité de paix pour les femmes alien* ont en commun une longue expérience de l'alliage destructeur entre l'amour et la perte de soi. Celle de Leduc-Primeau⁴ écrit à son partenaire, décédé par suicide après plusieurs années de détresse psychologique. Elle a endossé un rôle de proche aidante auprès de lui pendant les dernières années de sa vie. Celle de Geneviève Morin, G**, fait le récit de sa relation et de sa rupture avec un homme alcoolique qui a des comportements violents. Elle adopte à son endroit une posture de sollicitude, considère que son partenaire a besoin de son aide pour surmonter ses difficultés. Les deux narratrices sont donc confrontées, au sein de ces relations et de ces ruptures, à des expériences traumatiques – la violence conjugale, la maladie et le suicide d'un proche – qui modifient leur rapport à elles-mêmes. Toutes deux atteignent

⁴ Désormais : Laurence. Dans le texte, la narratrice ne se nomme pas. Je choisis en utilisant le prénom de l'autrice pour nommer la narratrice d'imiter le mécanisme à l'œuvre dans certains récits autofictionnels (v. BOURAOUI, N., *Garçon manqué* (2000), LOUIS, E., *En finir avec Eddy Bellegueule* (2014), DELAUME, C., *Dans ma maison sous terre* (2009), notamment). Ce choix reflète la correspondance entre l'autrice et la narratrice suggérée par la mention générique qui catégorise l'œuvre comme « récit », tout en créant une distinction entre l'entité narrative et la personne qui écrit.

éventuellement un point de rupture où elles constatent qu'elles ne peuvent plus à la fois prendre soin de leur partenaire et prendre soin d'elles-mêmes.

Dans le premier chapitre, j'ancre ma réflexion dans les théories du *care* telles qu'élaborées par Carol Gilligan et Joan Tronto, qui fournissent des outils précieux pour mieux comprendre comment ces relations où le soin occupe un rôle prépondérant peuvent mener une personne qui donne sans compter à un point de rupture. Il en ressort un important déséquilibre : les narratrices de Morin et de Leduc-Primeau, en s'efforçant de répondre aux besoins de soin de leur partenaire, mettent de côté les leurs jusqu'à ne plus pouvoir s'occuper de quelqu'un d'autre.

Habituées à ce que leurs besoins soient secondaires par rapport à ceux de leur conjoint, elles sont confrontées, quand survient la rupture, à une forme de déconnexion d'avec elles-mêmes. Dans le second chapitre, je m'intéresse aux facteurs qui permettent aux narratrices de reprendre la parole ; elles entament toutes deux une thérapie, et renouent avec leur pratique d'écriture. J'explore également les façons dont les événements traumatiques qui ont marqué leurs relations se manifestent dans le contexte de cette reprise de parole, plus particulièrement au paradoxe décrit par Leese et al. entre l'incommunicabilité de la mémoire du trauma et l'apparent foisonnement du langage qui accompagne souvent cette incommunicabilité (2021). Dans un mouvement semblable malgré les différences entre leurs expériences, c'est en s'adressant à celui qu'elles ont aimé que les deux narratrices rompent d'abord le silence.

Pour les narratrices de *Lettre à Benjamin* et de *Traité de paix pour les femmes alien*, la reprise de parole s'amorce dans cet espace particulier qui s'ouvre entre soi et l'autre lorsqu'on s'adresse à lui par l'entremise de l'écriture.

J'analyse ensuite, dans le troisième chapitre, comment le fait de s'adresser à l'autre, d'interpeler leurs anciens conjoints, permet aux narratrices d'entamer un processus de guérison. Dans un cas comme dans l'autre, les narratrices prennent la parole par le biais de l'interpellation : elles parlent d'abord parce qu'elles s'adressent à l'autre, parce qu'il y a ce *tu* à qui elles *veulent* dire tout ce qui a été relégué au silence pendant leur relation. En disant *tu*, *je* fait advenir l'autre, l'aimé. Destinataire, le *tu* donne un sens à la parole : elle va *vers* lui, il est introduit dans la narration pour la recueillir, pour l'*écouter*. La présence réelle de l'autre a fait obstacle à la parole, et c'est par son absence dans l'espace narratif qu'il devient possible pour elles de *placer un mot*, et finalement de mettre en récit les expériences traumatiques qui résistent à la représentation. Dans cette optique, c'est l'interpellation, en instaurant une intersubjectivité fictive, qui rend possible la rupture du silence et la restauration du rapport à soi-même pour les narratrices.

Dans la brèche qui se trouve ainsi ouverte, une nouvelle forme de *care*, plus accomplie, se déploie. La parole des narratrices, quoique née dans le rapport à l'autre, devient le véhicule d'une attention portée à elles-mêmes. Leurs besoins, réprimés alors qu'elles prenaient soin

de l'autre, y refont surface. Elles prennent acte des dommages entraînés par le déséquilibre du soin dans leur relation, par l'oubli de soi dans l'autre, et mettent en œuvre une restructuration, un repositionnement du *je* par rapport à l'autre et par rapport au monde.

1. APPRENDRE À PRENDRE SOIN

*Devant ta chute, je ne savais pas quoi faire. Et je
me suis souvent demandé si je ne t'avais pas abandonné en sacrifice, après t'avoir scrappé,
simplement pour ne pas mourir aussi.*

Lettre à Benjamin, Laurence Leduc-Primeau

L'analyse proposée dans ce mémoire est ancrée dans la perspective du *care*⁵. Les postures de pourvoyeuses de soin qu'occupent les narratrices de Leduc-Primeau et de Morin seront éclairées au moyen des concepts d'interdépendance, de vulnérabilité, et de responsabilité, notions centrales de l'éthique du *care*. Ces notions seront définies dans les pages qui suivent à partir des travaux de Carol Gilligan et de Joan C. Tronto, et l'ensemble de la réflexion présentée dans ce mémoire puise dans leurs théories et dans les écrits d'autres chercheuses qui ont contribué à théoriser l'éthique du *care* depuis son émergence. Né sous la plume de la psychologue et éthicienne Carol Gilligan dans les années 1982, le terme *care* a d'abord permis de conceptualiser les composantes relationnelles de l'éthique. Il a suscité l'intérêt des féministes et a servi d'outil afin d'entreprendre « l'analyse d'un travail de soin

⁵ Les travaux en français utilisent fréquemment l'anglais « *care* », dont la polysémie n'est pas directement reproductible en français. Je me conformerai ici à cette tendance là où il sera question de l'« éthique du *care* » comme cadre conceptuel et courant de pensée. Suivant la traduction d'Hervé Maury (2009) d'*Un monde vulnérable* (Moral Boundaries), ouvrage fondamental du domaine, j'utiliserai par ailleurs, selon le contexte, « sollicitude » et « soin » en plus de « *care* ». Sans être des synonymes, ces deux termes français permettent d'évoquer des aspects particuliers de l'ensemble des concepts englobés par le terme anglais ; la « sollicitude » est une disposition, une attitude, un état d'esprit ; le « soin » renvoie davantage aux activités concrètes auxquelles s'intéresse notamment l'éthique du « *care* ». À ce sujet, v Bourgault et Perreault (2015 b) ; Garrau et Le Goff (2010).

historiquement relégué au domaine féminin » (Bourgault et Perreault, 2015, p. 10). Je propose, dans les pages qui suivent, de considérer les correspondances entre les relations mises en récit par Morin et Leduc-Primeau avec, d'une part, les stades de développement décrits par Gilligan puis, d'autre part, les phases du care détaillées par Tronto. Les aspects problématiques de ces rôles de soin tels qu'ils sont représentés dans les œuvres seront ainsi rendus visibles, à la fois d'un point de vue relationnel et psychologique, grâce au modèle de Gilligan, et d'un point de vue sociopolitique appuyé par la théorie de Tronto.

1.1. Théories du *care*

Le travail fondateur de la psychologue féministe Carol Gilligan sur le développement moral fournit à la présente analyse des outils précieux, tout particulièrement pour appréhender les parcours psychologiques des narratrices de *Lettre à Benjamin* et de *Traité de paix pour les femmes alien*. Dans *Une voix différente*, Gilligan s'intéresse à la « tonalité des voix masculines et féminines » en se basant sur des études psychologiques qu'elle a menées, des textes littéraires et des essais de psychologie. Elle s'attache à comprendre l'écart entre les théories du développement moral qu'elle a « lues et enseignées pendant des années » (Gilligan, 2008, p. 11) et les voix des femmes qu'elle rencontre en menant des études psychologiques. À partir des résultats de ces études, particulièrement d'une étude longitudinale sur la décision d'avorter, Gilligan propose un modèle novateur du

développement moral. Celui-ci comporte trois stades, articulés par deux transitions et traversés par la notion de responsabilité. Selon le modèle de Gilligan, la perception qu'ont les individus de leur responsabilité s'ajuste au fil de leurs expériences. Ceux-ci se sentent d'abord responsable d'eux-mêmes seulement, puis priorisent les gens qui les entourent, et enfin parviennent à un équilibre entre ces deux pôles.

Le premier stade de développement moral est marqué par la préséance du souci de soi et de ses propres besoins, « afin d'assurer sa survie » (Gilligan, 2008, p. 122). Advient ensuite une transition, marquée par une critique de la posture morale du premier stade jugé « égoïste », puis par l'émergence d'un sentiment de responsabilité par rapport aux autres et par la perception de liens de dépendance entre soi et les autres (Gilligan, 2008, p. 122). Le deuxième stade est caractérisé par la perception du sacrifice de soi comme une valeur morale supérieure. À ce stade, les besoins des autres tendent à avoir systématiquement préséance. « L'inégalité illogique entre soi et les autres » (Gilligan, 2008, p. 122) entraîne des conflits de responsabilité qui ne peuvent être résolus par la subordination de soi-même aux autres. Parfois, les besoins des autres sont incompatibles entre eux. À d'autres occasions, l'abnégation de soi engendre de l'épuisement ou du ressentiment, et finit par nuire aux relations (Gilligan, 2008, p. 150).

C'est en réaction à ces conflits que les individus prennent conscience de l'interdépendance qui caractérise les relations, et sont amenés à développer un sentiment de responsabilité par

rapport à eux-mêmes, jusqu'à s'inclure dans leur pratique de soin au même titre que les autres (Gilligan, 2008, p. 147). L'éthique du *care*, résume Julie Perreault, « nous apprend à concevoir une interdépendance qui n'implique ni un détachement par rapport à autrui [...], ni un principe de négation de soi » (Perreault, 2015, p. 43).

À partir des années 1990, la politologue Joan Tronto s'applique à « politiquer le *care* » (Bourgault et Perreault, 2015, p. 15). Dans son ouvrage *Un monde vulnérable : pour une politique du care*, elle propose d'envisager l'apport du *care* au-delà du point de vue de la psychologie morale, comme une perspective politique et sociale. Au-delà des relations dyadiques, pour Tronto, le *care* est omniprésent et peut être appliqué, en tant que théorie politique, aux relations entre les états, entre les sociétés et leurs membres, entre les personnes et les lieux qu'elles habitent. Il s'agit en somme de « ce que la plupart des humains passent leur vie à faire : prendre soin d'eux-mêmes, des autres et du monde » (Tronto, 2009, p. 20).

Le travail de Tronto comporte des outils essentiels pour envisager le *care* dans son contexte, en tenant compte des rapports de pouvoir qui structurent la société et influencent toutes les activités de ses membres. Dans *Un monde vulnérable*, elle détaille quatre phases du *care* : la première, « se soucier de » (Tronto, 2009, p. 147) [*caring about*], consiste à porter attention à une autre personne ou à un autre groupe de façon à d'identifier un besoin. La seconde phase réfère à la prise en charge (Tronto, 2009, p. 148) [*taking care of*] du besoin identifié : Tronto décrit le processus par lequel un individu ou un groupe assume une responsabilité par rapport

à un besoin et détermine la réponse à y apporter. La troisième phase, « prendre soin » (Tronto, 2009, p. 148) [*care giving*], renvoie au soin tel qu'il est directement prodigué à ses bénéficiaires. Le succès de cette phase exige que la personne qui dispense le soin ait accès aux compétences et aux ressources nécessaires dans une situation donnée. La quatrième et dernière phase, « recevoir le soin » [*care receiving*], implique de reconnaître que « l'objet de la sollicitude réagit au soin qu'il reçoit » (Tronto, 2009, p. 149). C'est ce qui permet d'évaluer si le besoin a été correctement identifié, si une réponse appropriée y a été apportée. Tronto « suggère que les quatre phases du *care* peuvent servir de schéma idéal pour décrire un acte de *care* intégré, c'est-à-dire bien accompli » (Tronto, 2009, p. 150). Cette approche, appliquée aux situations de G** et de Laurence, permettra de mieux comprendre et de contextualiser les difficultés associées à leurs rôles de pourvoyeuses de soin, afin d'analyser par le prisme du *care* le fonctionnement du mécanisme narratif mis en place dans leurs œuvres.

Il est important de noter que le rôle de la différenciation de genre dans *Une voix différente* est à l'origine de plusieurs débats dans le champ des études du *care* : « Les travaux de Gilligan ont vite été rejetés par les éléments les plus radicaux du féminisme [...] sous prétexte qu'ils reconduiraient une division homme/femme problématique » (Perreault, 2015, p. 30). Certaines de ses lectrices lui ont reproché de ne pas donner d'explication satisfaisante à l'association de l'éthique du *care* au féminin, et d'ainsi ouvrir la porte à un essentialisme susceptible de miner la portée de sa théorie. Parmi les diverses réponses proposées par les

chercheuses depuis la publication d'*Une voix différente*, la perspective critique de Tronto me paraît la plus apte à rendre compte de la manière dont le *care*, ses caractéristiques morales et le travail qui y est associé, est distribué socialement. La politologue recense des études psychologiques menées selon des méthodes semblables à celles que Gilligan utilise dans divers groupes marginalisés. Les résultats contredisent la corrélation postulée par Gilligan entre le genre et les différences de raisonnement moral, tout en faisant apparaître de nouvelles lignes de force autour, notamment, des différences de classe ou de groupes ethnoculturels (Tronto, 2009, p. 121), mettant en lumière la pertinence d'une perspective intersectionnelle sur la distribution sociale du *care*. Au-delà de la psychologie, la chercheuse se demande à qui revient, socialement, la pratique du soin, et émet l'observation suivante :

[...] si nous considérons les questions de race, de classe et de genre, nous remarquons que les personnes les moins aisées dans la société sont de manière disproportionnée celles qui dispensent les soins et que les membres les plus riches de la société utilisent fréquemment leur position de supériorité pour transférer à d'autres la charge du travail de soin (Tronto, 2009, p. 158).

Suivant cette conceptualisation, les rôles qui impliquent de prendre soin reviennent donc largement aux moins privilégiés⁶. Le même schéma est observé au sein des relations hétérosexuelles, dans lesquelles les femmes sont le plus souvent responsables de la majeure partie des tâches domestiques et dépositaires de la charge mentale (Charton, 2023 ; Fleche et al., 2018 ; Seery, 2022). Une dimension supplémentaire de cette disparité dans la distribution du travail lié au *care* apparaît lorsque, dans un couple, l'un des partenaires tombe malade.

⁶ Tronto ne tranche pas, dans *Un monde vulnérable*, sur les raisons de cet état de fait. Les moins privilégié·e·s le sont-elles·ils parce que le soin est dévalorisé, ou est-ce plutôt l'inverse ? Le fait d'être marginalisé·e·s force-t-il à dépendre davantage du *care*, ou provoque-t-il une conscience plus aiguë de cette dépendance (Tronto, 2009, p. 156) ?

Dans les couples où l'un des deux partenaires reçoit un diagnostic de maladie grave, la probabilité d'un divorce ou d'une séparation augmente significativement (Karraker et al., 2015), jusqu'à devenir six fois plus élevée (Glantz et al., 2009), lorsque la personne malade est une femme. Les femmes endossent donc beaucoup plus souvent que les hommes le rôle de proches aidantes, ou pourvoyeuses de *care* [*caregivers*], pour leurs partenaires amoureux. Les impacts de la prise en charge du soin d'un proche malade sont d'ailleurs plus significatifs dans la vie des femmes que dans celle des hommes qui endossent une telle responsabilité. Parmi les personnes qui deviennent pourvoyeuses de *care*, les femmes sont plus susceptibles que les hommes de perdre ou d'abandonner leurs emplois. Elles consacrent également moins de temps que les hommes qui sont proches aidants aux activités sociales, à leurs relations amicales et à des activités qui leur permettent de prendre soin d'elles-mêmes [*self-care*]. Ces femmes sont également plus à risque de souffrir de stress, de symptômes dépressifs et d'une diminution de leur qualité de vie (Li et al, 2022). Il est donc clair que la maladie est un facteur déterminant dans la distribution de la pratique du *care* dans les relations amoureuses hétérosexuelles et qu'elle influence significativement la charge qui revient aux femmes. Dans les relations que dépeignent *Lettre à Benjamin* et *Traité de paix pour les femmes alien*, les deux narratrices sont confrontées à des difficultés liées à cette charge alors que leurs conjoints vivent avec des problèmes de santé mentale.

1.2. *Lettre à Benjamin*

Dans les années qui précèdent la rupture de Laurence et de Benjamin, ce dernier est aux prises avec une détresse psychologique intense. Le récit est situé dans les mois suivant leur rupture et le suicide de Benjamin, survenu peu de temps après la séparation. La narratrice, dans un récit interpellatif adressé au défunt, réfléchit à même l'écriture sur ce qu'elle a vécu auprès de son amoureux pendant les dernières années de la vie de celui-ci.

1.2.1. Quatre phases du *care*

« Le *care* implique en premier lieu la reconnaissance de sa nécessité » (Tronto, 2009, p. 147). Entre Laurence et Benjamin, cette première phase du soin – *se soucier de* – est déjà problématique. Un an avant la mort de Benjamin, la narratrice constate l'aggravation de la détresse de son amoureux :

[...] j'étais occupée, [...] je n'avais pas le temps de te babysitter, mais le temps de me rendre compte, quand même, que tu n'allais pas, que c'était pire que d'habitude, qu'on était entrés dans quelque chose d'autre, quelque chose qui appelle des conversations sur les docteurs et les pilules – ces affaires que je déteste (Leduc-Primeau, 2021, p. 30).

Au début de l'extrait, il apparaît clairement que le premier réflexe de la narratrice n'est pas de laisser tomber tout ce qui l'occupe pour devenir pourvoyeuse de soin. Face à la gravité de la situation, elle identifie un besoin de soin : elle considère que son amoureux a besoin qu'elle discute avec lui d'une prise en charge médicale. Dans le même mouvement, elle exprime une méfiance face aux types de soin que peut dispenser le système de santé. La méfiance de Laurence, loin d'être injustifiée, fait écho à un problème dans le fonctionnement des mécanismes du *care* à l'échelle sociale : quelques semaines plus tard, Benjamin passe une nuit à l'urgence psychiatrique. Le lendemain, malgré les protestations de Laurence auprès du personnel, on le retourne chez lui « avec un pot de pilules et la promesse abstraite d'un suivi en clinique externe » (Leduc-Primeau, 2021, p. 35). En parallèle, le rapport de la narratrice au besoin de soin de Benjamin évolue. Elle propose d'abord à son amoureux de l'aider, d'assumer un rôle d'infirmière. Elle ajoute : « Je t'ai seulement demandé de me le dire : *j'ai besoin d'aide, peux-tu m'aider ?* » (Leduc-Primeau, 2021, p. 30). Puis elle décide de rester auprès de lui, de prendre soin de lui même s'il ne le demande pas. Lorsqu'elle tente de guider Benjamin vers des soins médicaux, le système de santé offre une réponse insuffisante – Laurence écrit : « l'hôpital était un dédale insurmontable » (Leduc-Primeau, 2021, p. 37).

Parmi les proches du couple, la narratrice ne trouve pas non plus de soutien adéquat. La communication avec les parents de Benjamin est difficile, comme en témoigne cet échange qui suit le suicide de Benjamin, rapporté par Laurence :

Ta mère m'a dit, à ton enterrement, que tu avais bien fait de retourner mourir en Europe [...] Je n'ai pas réussi à lui dire que, peut-être, si elle avait été

capable de voir que tu faisais tout bien – tout trop bien, même – si elle avait seulement vu tout ce que tu faisais pour essayer d’être aimé, d’être vu, d’être bien, peut-être que tu ne serais pas mort (Leduc-Primeau, 2021, p. 42).

Du père de Benjamin, Laurence écrit : « tu as choisi d’aller chez ton père alors que, de toutes les personnes chez qui tu aurais pu aller, c’était la moins apte t’empêcher de te tuer » (Leduc-Primeau, 2021, p. 41). Ni le système de santé ni les autres proches de Benjamin n’ont de réponse adéquate au besoin de celui-ci. La narratrice se retrouve donc seule pour *prendre soin* de Benjamin, pour lui prodiguer directement les soins dont il a besoin. Elle est responsable de « prendre des décisions pour deux vies [...]. Avec la certitude de ne jamais faire la bonne chose – parce qu’il n’y a pas de bonne chose à faire » (Leduc-Primeau, 2021, p. 55). Il est évident que Laurence n’a pas accès aux ressources et aux compétences nécessaires pour assumer seule ce rôle. Le système de santé fait défaut et accentue la vulnérabilité de la narratrice en contribuant à l’isoler, de sorte qu’elle sent qu’elle concentre son énergie à une tâche impossible : « Je ne peux pas, personne ne peut, faire vivre quelqu’un d’autre. Peut-être un moment, le temps de retrouver ses pieds, mais personne ne peut abdiquer sa vie en espérant que ça se termine bien » (Leduc-Primeau, 2021, p. 42). En observant la situation à travers le prisme de la quatrième phase du *care* que décrit Tronto, *recevoir le soin*, les aspects problématiques du soin prodigué à Benjamin deviennent d’autant plus évidents : ce dernier ne va pas mieux.

1.2.2. Développement moral

Laurence, au cœur de cette crise, se retrouve elle aussi face à une décision morale impossible, confrontée au fait que le sacrifice de soi qu'implique cette posture de soin n'est plus viable pour elle. Elle écrit : « [...] j'ai dit, un soir, que je n'en pouvais plus, pouvais pas recommencer un cycle de démence, on a pleuré ensemble, puis tu as dit OK, puis tu as commencé à essayer de te tuer » (Leduc-Primeau, 2021, p. 13). Après avoir vécu auprès de Benjamin plusieurs de ces « cycles de démence », elle se rend compte de sa propre impuissance. La prise de responsabilité par Laurence de la vie de Benjamin provoque non seulement une charge mentale qui lui laisse peu d'espace pour prendre soin d'elle-même, mais elle entraîne aussi un grand isolement. « Il y avait tous les traumas, les peines, les pertes que ta crise me causait et que je n'avais ni la place ni le temps pour accueillir, régler, considérer ou même reconnaître », écrit-elle, « et toi, qui n'étais pas là pour m'aider. Qui m'as laissée seule là-dedans, abandonnée » (Leduc-Primeau, 2021, p. 55). Benjamin est la personne la plus proche de Laurence, une des personnes qui pourraient prendre soin d'elle, mais, entièrement absorbé par sa propre souffrance, il n'est pas disponible. Par ailleurs, si plusieurs personnes apportent de l'aide au couple, la narratrice demeure avec l'impression que les gens « n'ont pas compris » – ni ce que Benjamin vit ni ce qu'elle vit. Elle raconte d'ailleurs avoir maintenu un certain silence, motivé par la sollicitude, mais qui a contribué à son isolement : « Je ne pouvais pas faire ça à quelqu'un. [...] Je n'ai pas été capable d'imposer aux autres ce que je vivais. Ni même vraiment de leur demander de le partager

avec moi » (Leduc-Primeau, 2021, p. 54). Le besoin de soin de la narratrice entre en conflit avec celui de son amoureux. En se sacrifiant ainsi à ses côtés, elle s'aperçoit qu'elle n'arrive pas à l'aider, et qu'elle perd de surcroît contact avec elle-même, avec sa propre vie. Cette crise qui la mène à rompre recoupe donc la deuxième transition telle que décrite par Gilligan : Laurence prend acte de la souffrance qui découle d'une posture de sacrifice de soi au bénéfice de l'autre. Elle ne peut pas aider l'autre tout en étant elle-même en déficit de *care* ; elle a une responsabilité morale envers elle-même : cette transformation reflète une perspective informée par l'interdépendance.

1.3. Traité de paix pour les femmes alien

Traité de paix pour les femmes alien dresse le portrait d'une relation abusive marquée par la violence conjugale. Les problématiques liées au soin dans cette relation illustrent le conflit de responsabilité paradoxal qu'évoque Mona Chollet (2021, p. 117) en décrivant les dynamiques caractéristiques des situations de violence conjugale :

la préoccupation pour le bien-être des hommes qu'on inculque aux femmes les amène à se mettre systématiquement à leur place, elles aussi, au point qu'elles peuvent oublier le mal qu'ils leur font, négliger leur propre sort, faire taire leur propre ressenti.

Malgré les comportements violents de son conjoint, G** adopte une posture de sollicitude par rapport à lui.

1.3.1. Le *care* dans le cycle de la violence

Les montagnes russes d'émotions que vit la narratrice sont caractéristiques du *cycle de la violence conjugale*. Ce cycle est une conceptualisation des « étapes » successives qui caractérisent la violence conjugale, et il est largement utilisé par les intervenantes qui travaillent avec des victimes et des perpétrateurs (Lachapelle et Forest, 2000). Ce cycle est divisé en quatre étapes distinctes qui s'enchaînent et se répètent : d'abord, la tension et le contrôle, puis l'agression, suivis de la justification et de la négation, et enfin d'une période de rémission, avant que le tout ne recommence. Entre G** et son partenaire, le climat de tension et de contrôle est palpable. Alors qu'elle se sent mal dans une soirée où il est présent, elle quitte sans rien dire. Immédiatement, elle anticipe la réaction de l'autre : « Il faut que je t'écrive un texto, rien que pour te faire savoir que je ne fais pas de crise, que tout est OK ». Le texto envoyé, elle se remet en question : « Oups. C'est impersonnel. [...] Je me reprends. » Elle envoie un nouveau message dans lequel elle lui promet un soutien indéfectible, et auquel elle ajoute la phrase suivante : « *Ce serait vraiment dommage que tu ne puisses plus accomplir des grandes choses à cause de tes problèmes.* » Elle exprime une inquiétude à son égard. Elle le regrette immédiatement : « Demain, tu vas vouloir savoir pourquoi j'ai écrit ça. Et on va se chicaner. *Fuck.* » (Morin, 2022, p. 27). Ainsi, le fait de répondre à ses propres besoins – ici, quitter la soirée – et d'exprimer son inquiétude entraîne chez G** toute une série de remises en question guidées par l'appréhension des réactions de son conjoint, et se termine par une prise de responsabilité de G** par rapport à la « chicane » qui paraît

inévitables. Cet autocontrôle, cette anxiété, cette culpabilité et cette attention exacerbée aux besoins de l'autre sont caractéristiques d'une relation où règne un climat de contrôle et de tension (Lachapelle et Forest, 2000, p. 34). C'est ce même climat qui pave la voie aux actes de violence. Entre G** et son partenaire, il s'agit de violence psychologique et physique.

Lorsqu'elle met ses limites, G** s'expose à des insultes ou à des atteintes à son intégrité physique. À plusieurs reprises, G** demande à son partenaire, qui rentre intoxiqué au milieu de la nuit et la réveille, de dormir sur le divan. Très contrarié, il l'insulte : « *Pute. [...] T'es une estie de pute* » (Morin, 2022, p. 41). Il la pousse « férocement », donne des coups de poing dans le lit, l'atteignant plusieurs fois au passage », soulève le matelas pour la faire tomber ; elle se cogne la tête. À la suite de cet événement, G** tente de mettre fin à la relation, mais son conjoint entre dans une phase de justification et lui explique : « C'est moi que je veux blesser, pas toi. Tu le sais. Je t'aime trop. » Il la supplie de revenir, sans toutefois s'excuser. Il la culpabilise et la séduit à la fois : « Si tu pars pour vrai, je n'ai plus personne au monde. [...] C'est toi et moi. Tu le sais, ça peut pas être autrement. [...] On est une équipe » (Morin, 2022, p. 42). Plutôt que de reconnaître ses torts et d'assumer la responsabilité de son comportement violent, le conjoint de G** attribue ses gestes à l'amour qu'il ressent pour elle. Il se victimise, se dépeint comme trop faible pour s'empêcher d'être violent, tout en étant incapable de se passer d'elle. Il se place momentanément dans une posture de nécessité, d'impuissance par le biais de laquelle il se déresponsabilise et, par le fait même, attribue à G** un rôle de pourvoyeuse de soin dans cette dynamique. Il fait

comprendre à G** que ses réactions à elle sont exagérées et va jusqu'à attribuer le climat de tension dans le couple aux émotions qu'elle manifeste après coup : « C'est toujours la même chose. Tu devrais te calmer avec ton estie de boudage » (Morin, 2022, p. 45).

Il entre ensuite dans une période de rémission et entretient chez G** un espoir d'amélioration. Ils font un voyage ensemble, pendant lequel ils vivent des moments idylliques en amoureux. À leur retour, G** dit à ses amies qui s'inquiètent : « Mais ça s'est vraiment bien passé. Il veut arrêter de boire. Le voyage lui a fait tellement de bien. Vous devriez le voir. Je suis tellement contente. Il veut vraiment faire attention » (Morin, 2022, p. 61). Le sentiment d'espoir est bien présent, exactement comme dans la « seconde lune de miel » décrite par Lachapelle et Forest (2000, p. 36). Mais voilà qu'un mois plus tard, il rentre à nouveau intoxiqué au petit matin, la réveille alors qu'elle doit être reposée pour un colloque le lendemain, recommence à l'insulter quand elle lui demande de dormir sur le divan : le cycle recommence.

C'est lui qui, officiellement, mettra fin à cette relation de sept ans. De prime abord, cette fin diverge de l'analyse classique de la violence domestique qui veut que se produise une escalade qui se termine soit par une rupture initiée par la victime – rupture typiquement très difficile et dangereuse pour celle-ci –, soit par le meurtre de la victime par son conjoint, ou par une combinaison des deux. Il la quitte brutalement, en peu de mots : « *Tu me donnes mal au ventre je déménage le 13 décembre. Bye bye* » (Morin, 2022, p. 16). Cette violente rupture

présage de la suite. Même après avoir officiellement mis fin à la relation, il n'est pas prêt à abandonner le pouvoir qu'il a sur G** : celle-ci raconte qu'il la contacte à plusieurs reprises après ce moment – tout particulièrement lorsqu'il va mal et qu'il a besoin d'être rassuré –, qu'ils se revoient et ont des relations sexuelles, qu'il tente de la garder dans sa vie en lui disant qu'elle est sa meilleure amie. C'est bien G** qui, en fin de compte, décide de ne plus répondre à ses demandes, refuse de le voir, et concrétise la rupture.

1.3.2. Quatre phases du *care*

La narration de *Traité de paix pour les femmes alien* est traversée de colère, de tristesse, de culpabilité. Durant les périodes de rémission, le partenaire de la narratrice adopte aussi des comportements qui ressemblent à du soin, il lui montre qu'il la voit, il est présent pour elle. Cependant, quelques réflexions de la narratrice a posteriori et les observations des gens qui l'entourent permettent de déceler une dynamique de soin déséquilibrée, où G** porte plus que sa part de responsabilité par rapport aux besoins de son conjoint. Très tôt dans le roman, G** évoque les « problèmes » de son partenaire (Morin, 2022, p. 27). Elle ne les décrit pas à ce moment-là, mais au fil du récit se dessine le profil d'un homme alcoolique et agressif. Après la rupture, alors que G** est en thérapie, elle s'étonne que sa psychologue utilise le terme « alcoolique » pour le décrire (Morin, 2022, p. 172). La première phase du *care* que décrit Tronto, celle de l'identification des besoins de soin, est donc déjà

problématique : G** n'appréhende pas l'ampleur du problème d'alcool de son conjoint. Cet aveuglement aura un impact sur les autres phases du *care*. Tout comme Laurence, G** assume une responsabilité par rapport à son partenaire, et *prend en charge* son bien-être. Elle endosse un rôle qui n'est pas celui d'une amoureuse, qui implique d'investir énormément d'énergie à composer avec ses sautes d'humeur, son agressivité et ses problèmes de consommation. Après leur rupture, G** identifie des enjeux systémiques qui ont contribué à ce qu'elle se sente responsable du bien-être de l'autre et de leur relation : « Nous avons grandi en tant que femmes dans un monde qui nous placarde d'informations du genre *à vous de jouer, les femmes, trouvez le bon gars et surtout, gardez-le* » (Morin, 2022, p. 100). En discutant avec une amie, elle dit : « J'ai l'impression qu'entre amies, on s'est beaucoup demandé "comment réparer" avant de se dire "comment partir" » (Morin, 2022, p. 97). Elle observe ainsi que sa socialisation l'a poussée à faire tous les efforts possibles pour maintenir la relation de couple, à chercher en elle-même la source de leurs problèmes et à ajuster ses comportements pour que la relation soit bénéfique et agréable pour lui.

Concrètement, G** *prend soin* de son partenaire à la fois par des gestes d'entretien dans leur espace commun, un soutien émotionnel constant et des encouragements dans ses projets de carrière. Elle dit : « J'ai travaillé fort pour construire ton chez-toi, pour construire tes rêves » (Morin, 2022, p. 134). Si ces actes de soin peuvent bien sûr survenir dans une relation saine, ici, elle demeure négative : la situation s'aggrave, demandant de G** des efforts croissants. Son conjoint ne boit pas moins, ne gère pas mieux son agressivité.

1.3.3. Stades de développement moral

G** et son conjoint ne recherchent ni ne reçoivent, pendant la durée de la relation, de soutien du système de santé. Bien que la narratrice évoque plusieurs fois son envie de dire à son partenaire qu'elle s'inquiète pour lui, le plus souvent, elle finit par ne pas verbaliser son inquiétude. Lorsqu'elle lui dit : « *j'aimerais que tu prennes soin de toi, je pense* » (Morin, 2022, p. 84), il se braque, se moque d'elle, visiblement mal à l'aise. Il nie avoir un problème de consommation (Morin, 2022, p. 55). Il rejette les tentatives que fait G** pour mettre en lumière ses difficultés et n'entreprend pas de démarches pour obtenir de l'aide professionnelle. Plus tard, après la rupture, la psychologue de G** amène cette dernière à se voir comme *codépendante*, décrivant la dynamique dans le couple de G** comme déséquilibrée. Elle définit ainsi le concept de codépendance :

[On] a une personne qui donne soixante-dix pour cent d'efforts et une autre qui en donne trente pour cent. [...] la personne qui donne le plus devient dépendante de cette dynamique. La personne qui reçoit a besoin que la personne qui en donne plus soit de plus en plus dévouée (Morin, 2022, p. 111).

En tentant de s'occuper de son partenaire, G** se retrouve dans une position extrêmement vulnérable, non seulement parce qu'elle s'expose à sa violence physique et psychologique, mais parce qu'elle développe elle-même une dépendance à cette situation intenable, et outrepassse ses propres limites, mettant toute son énergie à tenter de « sauver » l'autre de ses problèmes. Il est possible de reconnaître ici les caractéristiques de la deuxième perspective décrite par Gilligan : l'autre passe avant soi, et prendre soin de lui est la bonne chose à faire. Comme Laurence, G** est relativement isolée dans sa relation. Certes, ses amies sont

présentes et s'inquiètent pour elle, elles l'accueillent quand G** décide de quitter l'appartement conjugal pour une nuit à la suite d'un épisode de violence. Son amie S***** lui dit, après la rupture : « Ça fait au moins deux ans que je m'inquiète pour toi. Je sais pas comment t'en parler parce que je veux pas que tu t'isoles. [...] Je voulais pas briser les choses entre nous » (Morin, 2022, p. 98). Pour préserver la relation, pour bien prendre soin de G**, S***** doit, paradoxalement, taire ses inquiétudes. Elle sent que, si elle les exprime à G**, qui est prise dans sa dépendance à une situation malsaine, son amie risque de se braquer et de ne plus se confier à elle dans les moments difficiles. Ainsi, pour préserver le lien, S***** doit accepter qu'un certain tabou soit maintenu, et sa sollicitude envers son amie s'en trouve entravée.

Par ailleurs, S***** souligne une difficulté de communication de G**, qui contribue à dresser le portrait de son isolement : « Viens pas me dire que tu as raconté le huitième des pires moments à ta mère » (Morin, 2022, p. 96). Bien qu'entourée, la narratrice de *Traité de paix pour les femmes alien* fait face relativement seule à la violence de son conjoint et aux difficultés que celle-ci provoque dans leur vie de couple et dans la vie de G**. Mue par le souci de préserver l'image et la réputation de son partenaire, pour protéger leur relation, elle se maintient elle-même dans un certain isolement. Ainsi, sa décision, après plusieurs mois de tergiversations, de ne plus répondre aux avances et aux demandes de son ancien partenaire, révèle chez G** une réflexion semblable à celle que fait Laurence. Prenant conscience de sa responsabilité envers elle-même, elle instaure une distance entre eux deux et se dégage de la

responsabilité de toujours lui répondre, de donner priorité à ses besoins. Elle pose un regard plus lucide sur son lien avec lui, et se dit : « Au moins, ça restera *ma* vie et non le prolongement de la tienne » (Morin, 2022, p. 195).

1.4. Conclusion

Laurence et G** sont poussées, par leur socialisation, par les lacunes du système de santé et par les particularités de leur relation, à développer une pratique de soin à l'égard de leur partenaire. Dans un cas comme dans l'autre, cette pratique pose problème : isolées, les narratrices n'ont pas les ressources ni les capacités nécessaires pour composer avec la responsabilité qu'elles endossent. Sous la pression de ce déséquilibre, elles atteignent l'une comme l'autre un point de rupture et se désengagent de leurs relations. Ces points de rupture correspondent à un apprentissage du *care* selon la perspective de Gilligan. Le désengagement par rapport à l'autre est en quelque sorte le début d'un engagement par rapport à soi. Ceci dit, l'expérience prolongée de ce soin déséquilibré laisse sur leur rapport à elles-mêmes une marque durable.

2. SILENCE DU SOIN ET ESPACES DE REPRISE DE PAROLE

— *Pourquoi avez-vous besoin de parler de lui pour vous définir ?*

— *Peu importe ce que je fais, ce que je pense... Je retourne toujours vers lui. Je sais pas fonctionner autrement.*

Traité de paix pour les femmes alien, Geneviève Morin

Le point commun des relations de G** et Laurence est un rapport de soin dysfonctionnel et principalement unidirectionnel, dans lequel leurs propres besoins de *care* passent au second plan. Elles rompent ces relations, ou du moins elles en changent les modalités, dans un mouvement qui participe d'une prise de conscience de leur responsabilité envers elles-mêmes. Comment nommer les traces que laissent sur elles les situations de déséquilibre qu'elles ont vécues dans leurs relations ?

La perspective de Sophie Bourgault (2015), dans son article « Repenser la “voix”, repenser le silence : l'apport du *care* », semble féconde pour approcher le déficit de *care* dont souffrent les narratrices des récits étudiés dans le cadre de ce mémoire, en pensant ce *care* en rapport avec la parole et le silence. Bourgault invite à envisager le silence comme « constitutif de l'écoute » : « le dialogue doit nécessairement faire appel au silence ; la parole de l'un requiert

le silence de l'autre » (Bourgault, 2015, p. 165). Elle appelle donc à mettre en question l'association entre, d'une part, parole et liberté, et, d'autre part, silence et oppression – « D'Aristote à Habermas, en passant par Arendt, rares sont ceux qui n'ont pas lié la polycité de l'être humain, sa liberté et sa dignité au *logos*, au parler » (Bourgault, 2015, p. 163). En repensant cette dichotomie millénaire, Bourgault met l'accent sur le rôle du silence dans le *care* : du silence dépend l'écoute attentive, qui « constitue la pierre angulaire des éthiques féministes du *care* » (Bourgault, 2015, p. 165). Il ne s'agit donc pas de n'importe quel silence, mais « d'un type précis de silence, soit l'écoute » (Bourgault, 2015, p. 169).

Laurence et G** mettent en œuvre cette écoute par leur pratique de soin auprès de leurs conjoints respectifs. Mais elles, qui les écoute ? D'une part, elles sont excessivement investies dans le soin qu'elles donnent ; d'autre part, isolées, elles parlent peu des difficultés inhérentes à leur pratique de soin. Les narratrices de Morin et de Leduc-Primeau sont préoccupées par le bien-être de leurs conjoints et leur désir d'y contribuer, et leurs propres voix deviennent secondaires. Elles se taisent pour mieux écouter et aider leurs conjoints, et elles taisent auprès de leurs proches les difficultés qu'elles vivent.

2.1. *Lettre à Benjamin*

2.1.1. À qui parler ?

La narratrice de *Lettre à Benjamin*, nous l'avons vu, a de la difficulté à parler à ses ami·e·s de ce qu'elle vit auprès de Benjamin. Nous avons vu aussi que Benjamin lui-même n'est plus tout à fait un amoureux, qu'il ne peut en tout cas pas faire office de confident pour la souffrance qu'elle ressent, n'étant pas disponible pour mettre en œuvre une écoute attentive. La voix de Laurence n'est pas davantage entendue par les professionnel·le·s du soin. Racontant une visite chez le psychiatre à l'occasion de laquelle elle accompagne son amoureux, elle écrit : « Tu racontais n'importe quoi, mais je n'avais pas vraiment la force de faire autre chose que de pleurer. Il y a ça qu'on sous-estime : la difficulté de dire, devant des gens qu'on aime [...], ce qu'on pense vraiment de leur état ». Puis, quelques lignes plus loin : « je n'ai jamais eu le droit de parler aux psychiatres sans toi » (Leduc-Primeau, 2021, p. 36). Même si elle est témoin du fait que Benjamin brouille les pistes auprès des professionnel·le·s, et qu'elle sait que ces difficultés de communication compromettent encore davantage la possibilité d'obtenir un traitement, elle n'arrive pas pour autant à le signaler à qui que ce soit. Quand Benjamin est présent, la sollicitude pousse Laurence à taire ses objections. Or, elle n'a pas l'occasion d'exposer aux psychiatres ce qu'elle observe sans qu'il soit présent.

Ainsi, pendant la période qui précède le suicide de Benjamin, toutes les relations de Laurence sont marquées par le silence, son silence à elle. Le rôle qu'elle joue auprès de son amoureux entraîne un effacement manifeste de sa voix. Évoquant cette période, elle écrit : « ces mois où il ne me reste à peu près rien sauf un énorme blanc » (Leduc-Primeau, 2021, p. 29). Une part de ce silence est dédiée à écouter Benjamin, à être là pour lui. Mais la démesure de la tâche de *care* dont elle prend la responsabilité la coupe du monde, de son entourage qu'elle ne veut pas entraîner dans la souffrance, des professionnel·le·s de la santé qui ne comprennent pas bien la situation, qui ne peuvent rien faire. La voix de Laurence est réduite à l'impuissance, prise entre l'impossibilité de vivre à la place de Benjamin et le désir d'aider son amoureux à aller mieux. Cette impuissance, ce silence s'étendent jusqu'à son monde intérieur : « Il y avait un engourdissement qui s'était installé, une incapacité à ressentir » (Leduc-Primeau, 2021, p. 51). Elle est donc non seulement coupée du monde, mais aussi entravée jusque dans ses affects. Pour arriver à tenir, à s'occuper de son amoureux qui dépérit, la narratrice se déconnecte de ses affects. Ce silence intérieur s'ancre en elle, se prolonge, au-delà de la mort de Benjamin. « Ta mort a marqué la fin d'une longue conversation. La plus longue et la plus belle conversation que j'ai eue de ma vie » (Leduc-Primeau, 2021, p. 11), écrit-elle. Il devient plus difficile encore pour Laurence d'entretenir un lien avec le monde : « je n'arrive pas à parler à quelqu'un sans être engluée du spectre de ta mort [...]. Et je me retiens de parler de ça tout le temps – les gens doivent être tannés –, donc je ne parle pas, ou je parle à côté de moi » (Leduc-Primeau, 2021, p. 67). Elle ne trouve toujours pas le moyen de dire sa propre souffrance, l'ampleur de son deuil.

C'est partiellement coupée de son entourage qu'elle doit faire face à ce qu'elle décrit comme « le désert en feu de [sa] solitude » (Leduc-Primeau, 2021, p. 57). Après la mort de Benjamin, Laurence fait appel au système qui auparavant avait échoué à les soutenir tous les deux, afin de trouver de l'aide pour apprivoiser le deuil. Elle rencontre une psychologue, avec qui la communication n'est pas sans accroc. Les réactions de la professionnelle par rapport à ce que vit la narratrice ne sont pas toujours bien reçues par celle-ci, pas toujours perçues comme adéquates. Elle rapporte ainsi un échange avec sa thérapeute :

On peut être triste, très triste, c'est normal d'être triste – mais pas écroulée. » Elle me regarde comme si j'étais épaisse, problématique, disons, « il va falloir travailler là-dessus. » [...] Genre, crise, sors de tes cahiers. Viens pas me dire que toi, si ça t'arrivait, tu serais *seulement* triste (Leduc-Primeau, 2021, p. 64).

Auprès de sa psychologue, dans cette relation qui est dédiée à sa reprise de parole, Laurence ne se sent pas vraiment comprise. Pour elle, les possibilités d'expression offertes par la professionnelle est insuffisant. Elle se tourne vers l'écriture.

2.1.2. L'écriture comme espace de parole et la forme du trauma

Le cas de la narratrice de *Lettre à Benjamin* donne raison aux auteur·ice·s de *Languages of Trauma*, qui écrivent que « les souvenirs du trauma sont souvent au-delà de la sphère d'intervention médicale » [traduction libre] (Leese et al., 2021, p. 4). Au fil du récit,

Laurence évoque sa pratique d'écriture et la manière dont celle-ci est affectée par le deuil : « J'écris beaucoup depuis que tu es mort. Je t'écris beaucoup et j'écris aussi "pour vrai". Mais, je ne raconte pas. Pas de récit, pas de chercher les liens entre les trous » (Leduc-Primeau, 2021, p. 48). Dans l'écriture aussi, le rapport à la parole demeure problématique, entravé par le trauma de la maladie et du suicide de Benjamin.

L'écriture de la lettre qui constitue le récit est elle-même mise en scène, décrite par la narratrice comme une façon de composer avec la perte. Ce processus de prise de parole est complexe, semé d'embûches et de remises en question :

Quand j'ai commencé à t'écrire, je me suis dit : cinq jours. Je t'écris, cinq jours en ligne, pour te dire ce que j'ai à te dire – même si je ne sais pas ce que c'est. Puis, après le jour un, tout s'est mélangé, j'étais épuisée et je n'avais plus envie de continuer. Déjà, cette idée d'en faire quelque chose. De la rendre publique, donc censurée. J'ai arrêté d'écrire. Je n'ai recommencé que plus tard, quand la nécessité et l'évidence étaient là encore. Puis je me suis dit, encore, OK, cinq jours (Leduc-Primeau, 2021, p. 45).

Cet extrait illustre les conflits qui accompagnent la rédaction de cette lettre à Benjamin. Le rapport de la narratrice à l'écriture implique l'idée de *rendre public* ce qu'elle écrit. Or publier signifie accepter une forme de censure et le fait d'y penser lui coupe la parole, comme s'il n'était pas possible de réconcilier cette censure avec le besoin de dire qui motive l'écriture. Ce besoin est impérieux, la ramenant à sa lettre malgré ses difficultés. Paradoxalement, elle ne sait pas *ce* qu'elle a besoin de dire. Son rapport à ce qu'elle raconte est conflictuel, elle dit « je ne veux pas de cette histoire », elle sent dans l'exposition un danger, une menace dans son rapport à elle-même. Elle affirme chercher dans l'écriture « un

endroit où [se] déverser sans censure » et considère qu'« il y a un danger, très grand aussi, à ne pas dire ». Malgré cela, une certaine forme de détournement apparaît vitale : « Si j'arrivais à écrire au plus près du vrai, sans détour, peut-être même sans phrases, encore plus près que ce que je fais là, j'ai peur que ça me secouerait au-delà du supportable » (Leduc-Primeau, 2021, p. 47). L'écriture, comme moyen d'expression, est imparfaite, menaçante, difficile à négocier. Pourtant, elle est une nécessité, et décrite comme le lieu où la parole de Laurence est la plus libre, la plus à même de répondre à son besoin de dire, alors que la communication avec son entourage est entravée et que les échanges avec sa psychologue sont insatisfaisants, générant une certaine frustration.

2.2. Traité de paix pour les femmes alien

Des questions similaires se posent dans l'expérience de G**, racontée dans *Traité de paix pour les femmes alien*. À qui G** peut-elle parler ? Qui l'écoute ? Entre elle et son conjoint, il y a jusqu'à la fin, ou presque, de bons moments, du « beau » – c'est ainsi que le décrit la narratrice. Il peut donc sembler y avoir une disponibilité de la part de ce partenaire pour entendre G**, ou du moins une attitude perçue comme telle par G**. Or, nous avons vu que les moments d'espoir produits par les « efforts » de l'autre sont éphémères puisqu'ils s'inscrivent dans un cycle de violence, ne représentant que de courtes périodes de calme entre

des épisodes violents. Cette dynamique entrave la parole de G**, et ce, au-delà de ses interactions avec son partenaire.

2.2.1. Destruction psychologique

Une étude qualitative sur le contrôle coercitif publiée en 2024 définit cet aspect de la violence conjugale à partir des témoignages de 16 femmes victimes ou survivantes de violence conjugale. Les principales caractéristiques du contrôle coercitif mises en évidence par les chercheuses sont le sentiment d'enfermement psychologique qu'il provoque ainsi que son caractère insidieux (Lohmann et al., 2024, p. 576). Ces deux caractéristiques reposent sur l'égarement psychologique que provoque celui qui exerce le contrôle. Plusieurs des femmes interrogées ont rapporté que leur conjoint avait ciblé leurs vulnérabilités psychologiques et les avait exploitées de manière à les placer en position de dépendance par rapport à lui. Les comportements associés au contrôle coercitif répertoriés dans l'étude contribuent tous à la destruction psychologique des femmes qui en sont victimes. Celles-ci rapportent entre autres parmi les comportements de leurs conjoints contrôlants une surveillance constante, l'utilisation de logiciels pour suivre leurs déplacements et espionner leur navigation sur le Web, des comportements qui provoquent l'isolement social et restreignent l'autonomie des femmes, le détournement cognitif (*gaslighting*), l'intimidation, les menaces et la manipulation (Lohmann et al., 2024, p. 577). Les participantes à l'étude

soulignent également que ces stratégies de contrôle s'installent de façon imperceptible et empirent au fil du temps, de sorte que les victimes ont du mal à identifier comme tels les comportements problématiques. L'une des femmes décrit ainsi cet égarement :

« C'est tellement subtil, au fil du temps, qu'à la fin tu te retrouves, tu sais, sans amis, sans ressources, avec une très mauvaise estime de toi. [...] Tu te sens folle. [...] Ces choses subtiles t'embrument le cerveau, te rendent, tu sais, confuse, et tu ne sais plus trop ce qui se passe vraiment. » [traduction libre] (Lohmann et al., 2024, p. 578)

Les chercheuses soulignent que, même si les diagnostics de trouble du stress post-traumatique chez les victimes de violence conjugale et de contrôle coercitif demeurent rares, plusieurs impacts psychologiques observés dans diverses études indiquent que ce diagnostic permettrait de décrire adéquatement les symptômes des victimes. Elles répertorient notamment chez les femmes interrogées des manifestations psychologiques, telles que l'anxiété, l'hypervigilance, et une image de soi négative. Elles identifient également la notion de *perte d'identité* décrite par plusieurs femmes. L'une d'entre elles rapporte qu'elle se sentait, au terme de sa relation, « comme une coquille vide », qu'elle n'avait aucune confiance en elle, qu'elle n'arrivait pas à décider ce qu'elle voulait manger. « Je ne savais même pas qui j'étais. Je croyais vraiment que je n'étais rien » [traduction libre] (Lohmann et al., 2024, p. 580).

Dans la relation décrite par G**, il est possible d'identifier des comportements de contrôle coercitif et leurs impacts sur la psychologie de la narratrice. En effet, lorsqu'on observe de près le récit des échanges les plus banals entre G** et son conjoint, on constate que ce dernier

use de stratégies de contrôle analogues à celles qui caractérisent le contrôle coercitif. Il ne s'agit pas seulement de réactions manifestement violentes aux limites que pose G**, mais d'un travail constant et insidieux de dévalorisation de sa parole. À l'occasion d'un petit jeu auquel ils s'adonnent, chacun tentant de deviner quels trois films l'autre choisirait d'emmener sur une île déserte, l'attitude contrôlante du conjoint – « tu » – transparait :

Tu dis *Alien c'est assez déprimant* et je te dis que tu as raison, que je ne prendrais probablement pas ce film, tout compte fait. Tu dis que je n'ai pas le droit de changer d'idée. Je te réponds que c'est à cause de toi et que tu m'as fait réaliser que le jeu, c'est de s'imaginer sur une île déserte. Que ce sont les seuls films qu'on pourra regarder pour toujours.

— On ?

— Oui. Toi et moi. Sinon, c'est trop triste comme jeu.

— J'écouterais jamais *P.S. I Love You*.

— OK ! On choisit ensemble alors ? (Morin, 2022, p. 48)

L'attitude du conjoint de G** est empreinte de mépris pour ces œuvres qu'elle aime. Face à la tentative de G** d'ajuster ses choix aux goûts de son conjoint, il invente une règle – « pas le droit de changer d'idée » – par rapport à laquelle il se montre rigide, l'empêchant de défaire l'association entre elle et ce qu'il méprise, lui faisant comprendre qu'elle ne peut échapper à ce mépris. Ce type d'échange, où il la remet en question, la ridiculise ou adopte une attitude condescendante par rapport à sa parole, abonde dans *Traité de paix pour les femmes alien*. Dans l'extrait suivant, G** tente d'exprimer sa lassitude, de dire à son partenaire qu'elle aimerait qu'il soit plus présent : « – [...] je m'ennuie. — Mais tu t'ennuies de quoi ? – De nous, *I guess*. — Ben voyons. » Sa parole ainsi reçue, la narratrice se demande : « Est-ce que je me plains pour rien ? » (Morin, 2022, p. 31). Pourtant, quelques instants plus tôt, elle était

en colère, et capable d'exposer clairement ce qui lui donnait l'impression d'être laissée pour compte : il est rentré soûl tous les soirs de la semaine, et elle subit les contrecoups de sa fatigue et de sa consommation pendant la seule journée qu'ils passent ensemble. Les effets de la manipulation de son conjoint sur la parole de G** sont ici manifestes : elle se tait et s'endort dans ses bras, comme forcée à se rétracter, coupée de sa voix. Sa propre compréhension de ce qu'elle vit est sapée par les réactions de l'autre. En exprimant un besoin, G** essaie d'ouvrir un dialogue au sujet de la relation dans le but de la préserver. Elle demande que son partenaire prenne soin d'elle et, par là même, elle fait preuve de sollicitude par rapport à lui et à leur relation. En réponse, son conjoint retourne sa parole contre elle, reçoit cette demande comme une attaque, ou comme une demande déraisonnable – il refuse de prendre en considération les limites et les besoins de son amoureuse et de remettre en question les paramètres de leur relation. Constamment invalidée, la narratrice entre dans un état d'hypervigilance, que traduit son discours intérieur :

[...] au travail, mes cernes trahissent mon sourire. On me demande comment je vais. [...] Je sais que si je parle de la façon dont tu agis avec moi, ils vont me dire de partir. [...] Je choisis de ne pas entrer dans les détails, et je dis que tu es rentré tard et que tu m'as réveillée. Leurs yeux changent et ils ne me disent rien. Mais tout ce que j'entends, c'est *Pourquoi tu chiales encore* (Morin, 2022, p. 37).

Dans cet extrait, les tergiversations de la narratrice contrastent avec la simplicité de la question : « ça va ? ». La manière dont elle décrit la situation de la veille est calculée afin de ne pas donner lieu à des commentaires sur sa relation. Ses collègues semblent au courant, pourtant, que quelque chose ne va pas. Bien que personne ne verbalise d'inquiétude ou de désapprobation, ce que G** voit dans leur regard est suffisant pour la faire sentir coupable.

La voix de son conjoint la suit même quand il est absent, comme si G** avait internalisé ses reproches.

Lorsque G** se demande, après la rupture, si elle a su respecter ses limites dans le contexte de sa relation amoureuse, elle revient sur ce qu'elle a dit et ce qu'elle n'a pas dit, sur sa voix :

J'ai dit *oui* à plusieurs de tes demandes absurdes. [...] J'ai dit *moi aussi, je t'aime* alors que tu venais d'agir comme si je ne valais pas plus qu'un marchepied. [...] Et puis j'ai surtout *rien dit*, parce qu'avec toi, c'était toujours plus facile d'en laisser passer (Morin, 2022, p. 159).

La dissonance entre ce qu'elle pense ou ressent au présent de la narration et ce qu'elle a verbalisé pendant la relation est révélatrice. G** remarque que sa parole est devenue impuissante à refléter son intériorité. Sa voix est endiguée par le spectre de son conjoint, dont les réactions imprévisibles et violentes ont fait comprendre à G** qu'elle devait faire attention à ce qu'elle se permettait de dire, jusqu'à ce qu'elle préfère, somme toute, se taire.

Dans ce contexte, dire *non* à l'autre, poser une limite, s'avère un défi considérable. Pour G**, il ne s'agit pas que d'une difficulté à verbaliser des refus ou des besoins : elle est « devenue *limitless* » jusqu'en elle-même. « Quelles sont mes limites ? » (Morin, 2022, p. 158) se demande-t-elle, se retrouvant après le départ de l'autre face à un vide, à une confusion intérieure. Ce constat de perte de contact avec soi est récurrent dans la période qui suit la rupture, devenant de plus en plus profond à mesure qu'avance le récit : « Je n'ai pas hésité à

mettre mes choses de côté : mes rêves, mon avenir et tout ça, pour toi. » (Morin, 2022, p. 122) ; « Qu'est-ce que j'ai fait pour *moi* ? » (Morin, 2022, p. 134) ; « *Qui je suis, maintenant ?* » (Morin, 2022, p. 193). Ce sont là les manifestations de la destruction psychologique opérée par le comportement contrôlant de son conjoint, et la façon dont G** l'exprime rappelle les témoignages des femmes citées dans l'étude de Lohmann et al., qui décrivent la façon dont le contrôle coercitif a « érodé leur sens de soi, leur confiance et leur estime » (Lohmann et al., 2024, p. 573).

2.2.2. Écoute professionnelle et retour à l'écriture

Comme Laurence, G** s'est « mise sur pause », a relégué au second plan son rapport à elle-même sous l'effet du comportement contrôlant de son conjoint. Si la rupture, dans l'histoire de G**, est beaucoup moins nette que dans le cas de Laurence et Benjamin – après la rupture, elle et son ex-conjoint continuent de se voir pendant plusieurs mois –, le rapport à la parole de la narratrice de *Traité de paix pour les femmes alien* demeure lui aussi conflictuel au-delà de la séparation. Alors qu'elle rencontre une psychologue – comme Laurence, elle ne cherche pas d'aide pour elle-même pendant qu'elle est en couple, mais une fois que l'autre est parti –, celle-ci lui demande : « – Vous écrivez ? — Non, pas vraiment depuis que j'ai déposé mon mémoire » (Morin, 2022, p. 106). Ce mémoire, dont des extraits ponctuent le roman, a occupé la narratrice pendant une période qui correspond aux dernières

années de sa relation amoureuse. La rupture et le dépôt du mémoire arrivent presque en même temps, et le rapport à l'écriture de G** s'éteint au même moment. À un moment crucial de sa vie, la narratrice est ainsi déconnectée d'une voie d'expression qui lui était familière.

La relation de G** avec sa thérapeute est plus féconde que celle de Laurence avec la sienne. Leurs rencontres donnent lieu à des questionnements importants et, au fil de la thérapie, la narratrice chemine vers une meilleure compréhension d'elle-même et de ce qu'elle a vécu. La professionnelle la pousse à reprendre l'écriture pour « trouve[r] les mots justes », à développer un nouveau rapport avec cette pratique, différent d'un rapport académique, parce que « *[l]es mots qui sont dans le cahier, ils restent là. Vous n'avez plus à les traîner avec vous après ça* » (Morin, 2022, p. 111). Dès lors, les « notes » que prend G** dans son cahier apparaissent directement dans le roman. Le plus souvent, ces notes sont adressées à quelqu'un, que ce soit à Ripley – la personnage principale des films *Alien*, qui font l'objet de la maîtrise de G** –, à G** elle-même, ou à son ancien conjoint. Chaque destinataire appelle des tons différents, et la narratrice essaie dans ces notes des formes variées, se permettant de jouer avec l'écrit. Dans *Languages of Trauma*, les auteur·ice·s notent que si, dans certains cas, le trauma mène au silence, il tend paradoxalement à susciter une « recherche créative de discours nouveaux » [traduction libre] (*a creative quest for changed discourse*) (Leese et al., 2021, p. 3), comme si la difficulté de dire forçait le sujet à inventer des formes nouvelles. Quand G** s'adresse par écrit à son ex-conjoint, cette productivité transparaît dans le caractère exploratoire de son utilisation du langage. Dans l'une de ces notes, elle écrit à

répétition : « nous deux nous deux nous deux ». Immédiatement, elle observe : « Les mots répétés ne veulent plus rien dire ». Le besoin qu'a G** de créer du sens n'est pas satisfait par cette exploration. Sa thérapeute suggérait qu'écrire permettrait à G** de ne plus avoir à « traîner avec elle » les mots écrits. Pourtant, dans cette note adressée à son ex-conjoint, elle constate que c'est le contraire qui se produit : « Les mots répétés ne se vident pas. Ils me remplissent » (Morin, 2022, p. 124). Dans la note suivante, toujours adressée à l'ancien conjoint, le doute et la remise en question se manifestent par l'utilisation répétée de « CTRL+A ; DELETE », deux commandes menant à supprimer tout le texte. G** écrit « Salut je t'aime », puis efface tout – « CTRL+A ; DELETE » – et recommence, adresse à l'autre cinq messages différents qui passent de l'amour à la douceur à la colère, tous supprimés et finalement remplacés par un laconique « Peux-tu me donner les codes de l'Hydro ? ENTER » (Morin, 2022, p. 124). Dans ce cas-ci, l'écriture, même traversée par un rapport complexe au langage, est aussi un lieu d'authenticité, où G** laisse se côtoyer divers états d'âme qui ne seront pas partagés, mais qui racontent mieux ce qu'elle vit que ce qu'elle finit par envoyer à son interlocuteur. Ses « notes » deviennent donc un lieu d'expression important, qui lui permet de garder la trace de ce qui la traverse, de prendre le temps de s'y attarder, et de reconstruire pas à pas son rapport à elle-même et à sa voix, si bien sapé par la relation violente dont elle émerge. La narration de *Traité de paix pour les femmes alien* s'inscrit dans la continuité de cette exploration formelle par laquelle G** amorce la réparation de son rapport à elle-même, suivant le conseil de sa thérapeute : « Commencez par vous autoriser des sentiments. Vous n'êtes pas stupide d'avoir des pensées égoïstes.

Assumez ce que vous ressentez. [...] Prenez le temps de nommer l'émotion que vous ressentez » (Morin, 2022, p. 163).

Chez Laurence comme chez G**, la vie commune et l'expérience de la perte sont à l'origine d'une transformation de leur rapport à la parole. Au sortir de ces relations, elles explorent toutes deux leur voix en thérapie et dans l'écriture. Aucun de ces espaces ne leur permet de reprendre la parole sans difficulté, mais ni l'une ni l'autre ne choisit pour autant de garder le silence. Laurence écrit, cesse d'écrire, puis revient à l'écriture, malgré les impasses et la difficulté de dire. De son côté, G** investit l'espace de la narration, bâtit autour de sa relation un récit qu'elle met en dialogue avec un discours intellectuel – présenté comme des citations du mémoire de maîtrise de la narratrice - sur l'aliénation. Dans cette reconquête de leur voix, elles font toutes deux le choix particulier de s'adresser, tout au long du texte, à celui qu'elles ont aimé.

3. RÉPONDRE AUX SILENCES

Ton absence est partout, écrasante.

Lettre à Benjamin, Laurence Leduc-Primeau

Dans cette narration menée au *je* et adressée à l'autre, les narratrices de *Lettre à Benjamin* et de *Traité de paix pour les femmes alien* ménagent un espace dans lequel elles contestent le silence qui s'est installé alors qu'elles prenaient soin de leur partenaire. C'est une forme particulière d'expression qu'elles mettent toutes deux en œuvre : d'une part, elles s'adressent à l'autre, le font entrer dans le texte en tant que deuxième personne, tenant le rôle de subjectivité réciproque à la leur. D'autre part, au sein de la narration, elles sont seules à pouvoir réellement parler. Dans cette présence-absence paradoxale, elles trouvent l'espace nécessaire pour examiner et exprimer leur propre expérience des relations qu'elles mettent en scène. En ce sens, la posture narrative adoptée joue un rôle central dans le développement d'une éthique du *care* au sens où l'entend Gilligan. C'est dans la narration qu'elles prennent le temps de s'attarder à leurs émotions, à leurs besoins, à leurs deuils : elles prennent soin d'elles-mêmes, conçoivent sur mesure un espace d'expression pour pallier le manque d'écoute qui a marqué leurs relations, menant à l'impasse et à la rupture. Cette restitution du

je ne coïncide pourtant pas avec un effacement de l'autre, au contraire : le maintien de sa présence dans le texte apparaît comme une condition de la reprise de parole. Par le biais d'une narration qui apostrophe, qui interpelle, les narratrices rebâtissent leur subjectivité, se repositionnent par rapport à l'autre, dans un mouvement qui les amène à se considérer elles-mêmes en tant qu'êtres vulnérables, interdépendants, qui ont besoin, elles aussi, qu'on les considère.

L'espace de la narration devient celui où les narratrices rétablissent leur rapport à elles-mêmes et au soin. L'interpellation sera donc ici envisagée, dans la perspective de l'éthique du *care*, comme une pratique réparatrice. Elle permet aux narratrices d'inventer un espace, auparavant difficilement envisageable, où il est possible de conserver un rapport de *care* avec le *tu* sans que ce rapport entre en contradiction avec leur responsabilité vis-à-vis d'elles-mêmes et de leur bien-être, de réparer leur rapport à elles-mêmes et à leur voix. Ce mode de narration leur permet par ailleurs de tenir compte de la vulnérabilité de l'autre, de conserver intact l'amour qu'elles ressentent pour lui.

3.1. Perspectives théoriques

3.1.1. Les subjectivités dans le récit interpellatif

Plutôt que d'ancrer leur parole dans l'indépendance, d'en évacuer l'autre, Laurence et G** invitent celui-ci dans le récit, l'invoquent par l'usage de la deuxième personne. « C'est dans et par le langage que l'homme [sic] se constitue comme sujet », en disant *je* qu'on actualise sa subjectivité, écrivait Benveniste (1966, p. 259) – et l'on ne dit *je* que si on s'adresse à quelqu'un. Ainsi dire *je* suppose un *tu* et implique dès lors une réciprocité, la possibilité que le *je* devienne *tu*. Pour Benveniste, cette polarité des personnes dans le langage est l'origine de la subjectivité. « La conscience de soi n'est possible que si elle s'éprouve par contraste. Je n'emploie *je* qu'en m'adressant à quelqu'un, qui sera dans mon allocution un *tu* » (Benveniste, 1966, p. 260).

Dès lors que le *je* apparaît à l'écrit, cette réciprocité acquiert un statut particulier, se retrouve suspendue, au sens où l'autre, le destinataire, demeure au moins sous-entendu par le fait même de la prise de parole d'un *je*. Cependant, dans un récit mené par un *je*, il est exclu que l'autre dise *je* à son tour, et transforme réciproquement le *je* en *tu*. La seule façon de faire parler l'autre dans le récit serait de le fictionnaliser, d'en faire un personnage. Or, au-delà de certains discours rapportés qui apparaissent dans les récits en tant que manifestations de

souvenirs – c’est-à-dire que le *tu* n’intervient pas dans le présent de la narration - les narratrices de Morin et de Leduc-Primeau s’y refusent. C’est en tant qu’interlocuteur absent que le *tu* est inséré dans le texte. En intégrant explicitement la deuxième personne dans la narration, Leduc-Primeau et Morin rappellent au sein du texte l’intersubjectivité et rendent visible le paradoxe caractéristique de l’écrit comme situation d’énonciation. Les destinataires sont à la fois absents et omniprésents.

Dans *Interpellation(s)*, Isabelle Boisclair et Karine Rosso posent cette question essentielle : « Qu’est-ce qu’on fait à l’idée de sujet, à la conception des identités quand on écrit au *tu* ? » (Boisclair et Rosso, 2018, p. 9). L’interpellation dans la narration, proposent-elles, fait apparaître l’autre comme « constitutif du moi » (Boisclair et Rosso, 2018, p. 11). L’autre s’inscrit à même le discours dans lequel le *je* se constitue comme sujet. La narration interpellative à la première personne est donc un espace où le sujet est envisagé comme fondamentalement interdépendant. En ce sens, se raconter en interpellant, c’est d’emblée se donner la possibilité de situer sa parole dans le *care*, de prendre acte et d’inscrire dans la structure de la narration le fait que « le développement de nos subjectivités de même que leur maintien dépendent d’autres qui prennent soin de nous, de leur présence attentive, des efforts qu’ils déploient pour répondre à nos besoins – de leur *care* » (Garrau et Le Goff, 2010, p. 7).

3.1.2. La parole hantée

Barbara Johnson étudie, dans son article *Apostrophe, Animation, and Abortion*, plusieurs poèmes qui recourent à l’apostrophe. Elle définit ce procédé comme impliquant « une adresse directe à un être absent, mort, ou inanimé, par un locuteur à la première personne » [traduction libre] (Johnson, 1986, p. 30). Elle poursuit en décrivant l’apostrophe comme une forme de ventriloquie : « le locuteur projette la voix, la vie, la forme humaine dans le destinataire, et transforme son silence en une réactivité muette » [traduction libre] (Johnson, 1986, p. 30). Il s’agit donc d’un procédé rhétorique qui anime, fait apparaître au sein du texte l’absent et son absence. Le *je* qui apostrophe fait entrer dans le texte une image de l’autre qui prodigue cette « réactivité muette » – il crée en quelque sorte une entité qui peut lui offrir l’écoute, fondamentale au *care* (Bourgault, 2015), dont il a besoin, et dont ont manqué les narratrices au fil de leurs relations. L’interpellation est essentielle chez Morin et Leduc-Primeau : elles se sont tuées pendant plusieurs années et, quand vient le temps de reprendre la parole, l’autre n’est plus là. En l’apostrophant à même leur reprise de parole, elles créent un lieu imaginaire où celui qu’elles ont aimé, parce qu’il est absent, peut advenir, les écouter et les accompagner au fil de leur rétablissement, à mesure qu’elles se reconstituent comme sujet.

La narratrice de Leduc-Primeau interpelle et anime un absent radical, décédé, et se campe par là dans cet espace interstitiel, « au bord de la vie », auquel s’intéresse Martine Delvaux

dans *Histoires de fantômes*. Chez les autrices étudiées par cette dernière, le concept de spectralité est central et se manifeste dans le brouillage des couples conceptuels – entre le vrai et le faux, la fiction et l'autobiographie, le public et le privé, la vie et la mort. Delvaux décrit des œuvres hantées, structurées par des vides, des absences – des failles, par lesquelles passent les fantômes – que les autrices ne cherchent pas à combler, avec lesquels elles « apprennent à vivre » et à écrire, se situant et demeurant au cœur de la passion – dans son double sens d'amour et de souffrance – que suscitent ces fantômes : « on aime et on craint les fantômes. Ils nous font jouir et souffrir. Ils nous regardent, ils nous hantent, et nous les écrivons » (Delvaux, 2000, p. 10). À l'instar des textes qu'étudie Delvaux, *Lettre à Benjamin* se fait la demeure d'un spectre, s'ancre dans l'indétermination et dans l'indécidable pour l'accueillir dans le récit *tel qu'il est*, c'est-à-dire mort, absent, mais aussi aimé – dans les mots de Laurence : « merveilleux, unique, déboussolant, débordant d'amour, beau – et suicidé » (Leduc-Primeau, 2021, p. 96).

3.1.3. Rupture et restauration du dialogue interne

Dori Laub, psychiatre spécialisé dans le témoignage et pionnier de la recherche sur le trauma, décrit ce dernier comme une forme d'« absence de soi » : « l'esprit est incapable d'enregistrer sur le plan de la connaissance et de l'émotion les événements traumatiques. Le *self*, en tant qu'interprète de l'expérience et créateur de sens, cesse ainsi de fonctionner ». Ayant conduit

des centaines d'entrevues, notamment auprès de survivant·e·s de l'Holocauste, le chercheur a développé une méthode d'entretien basée sur l'écoute empathique. Cette méthode se base sur sa théorie selon laquelle le trauma est l'expérience de l'échec de l'empathie : l'autre, celui qui inflige le trauma, ignore les manifestations de la souffrance qu'il cause. « La réponse d'un "tu" aux besoins basiques de l'autre n'exist[e] plus » (Laub, 2015, p. 113). Selon Laub, cet échec de la communication empathique provoque chez les victimes la perte du *tu* intérieur: « le dialogue interne continu, le "je" interne parlant à un "tu" interne, permettant le déroulement d'une mise en histoire, en récit et en signification, est réduit au silence » (Laub, 2015, p. 114). La méthode d'entretien du psychiatre consiste à ce que l'intervieweur se place en position d'« écoutant empathique », devenant « un compagnon au sein duquel [la personne qui témoigne] peut ancrer temporairement ce "tu" interne » et ainsi restaurer, petit à petit, le dialogue interne interrompu par l'expérience traumatique. Ce concept d'« écoute empathique » fait écho à celui d'« écoute attentive » décrit par Sophie Bourgault. Dans ce contexte, le témoignage permet une mise en récit du trauma qui, à son tour, a le potentiel de rendre possible l'assimilation du trauma sous une forme plus acceptable pour l'esprit :

Quand une telle transmission a pu être effectué, le survivant n'est et ne se sent plus jamais seul avec l'expérience extrême inexprimable. [...] Le chaudron intérieur des sensations et des affects a été réorganisé par les séquences narratives du récit; désormais il peut s'en souvenir, le transmettre et l'oublier. (Laub, 2015, p. 116)

Pour les narratrices de *Traité de paix pour les femmes alien* et de *Lettre à Benjamin*, le mécanisme de l'apostrophe, par le biais de la « réactivité muette » décrite par Barbara Johnson, peut être envisagé comme une façon de faire advenir à même la narration l'écoute empathique dont dépendent la mise en récit d'expériences traumatisantes. Ce qui apparaît

dans la narration, c'est alors la reprise progressive du dialogue interne, amorçant la réparation de la rupture des narratrices avec elles-mêmes.

3.2. Subjectivités en reconfiguration : ce que le *care* enseigne au *je*

3.2.1. *Lettre à Benjamin* : la persistance du *care* dans l'interpellation

Lettre à Benjamin convoque par son titre la forme épistolaire et la présence-absence qui la caractérise. Dans la lettre, le *tu* agit comme un horizon pour l'écriture. Absent dans les faits au moment de la rédaction, il ne peut pas répondre immédiatement – pour un temps, le *je* est seul détenteur de la parole. La présence imaginaire du *tu* est pourtant essentielle au geste même d'écrire et détermine le contenu et la forme de la lettre. Or, Benjamin, nous l'apprenons dès les premières lignes, est décédé. La forme épistolaire fonctionne ici comme une invocation, tendue vers un absent absolu, qui ne pourra jamais répondre. Au cœur de cet énonciation paradoxale, la narratrice réfléchit à la manière dont elle a perdu contact avec elle-même au fil des années passées auprès de son amoureux malade. Désormais seule avec le souvenir d'événements vécus à deux, elle écrit, entre autres, « Pour tendre un fil où accrocher ce qu[']elle trouve, quand [elle se] rappelle soudainement que ceci est arrivé, qu[']elle l'a vécu » (Leduc-Primeau, 2021, p. 53). L'espace épistolaire est le lieu par excellence où

marquer son expérience à elle : il est le dispositif par lequel elle étend sa pratique de *care* pour s'inclure elle-même, en se reconnaissant, en donnant une voix à ses blessures, à ses souvenirs, à ses besoins. L'absence de Benjamin est en quelque sorte essentielle à ce processus en ce que, quand il était vraiment là, l'activité de soin de la narratrice à son égard occupait toute son énergie.

Or sa présence, même fantomatique, est aussi nécessaire, justement parce que la relation entre lui et le *je* est profondément transformatrice. La narratrice ne cherche pas, à mesure qu'elle se retrouve elle-même, à effacer l'autre ou à s'éloigner de lui. En se posant en sujet et appelant comme vis-à-vis un mort, elle ouvre le texte sur l'au-delà, situe sa parole entre la vie et la mort. Là se déploie le spectre du défunt, conservé, capté en quelque sorte par ce travail d'écriture qui ouvre ou maintient ouverte une brèche entre deux mondes, presque incarné : « [...] je conjure ton corps, ce spectre qui a tant de réalité [...] Ton absence est partout, écrasante » (Leduc-Primeau, 2021, p. 9). Or, la narratrice, créant un espace dans lequel peut exister le fantôme, est elle-même quelque part entre la vie et la mort : « Tu es mort et je ne sais plus vivre » (Leduc-Primeau, 2021, p. 7). La posture à partir de laquelle s'exprime le sujet est la posture de celle qui a « fréquenté le mystère de l'effondrement et de la mort » (rabat de la couverture), sans toutefois mourir tout à fait ; de celle qui a survécu, mais pas sans être profondément transformée.

Je te parle encore tout le temps. Je ne sais rien faire d'autre, je t'écris une lettre comme si tu allais la lire. Je lance des fils dans le vide, espérant un écho

quelque part, pour sonder, je suppose, la caisse de résonance de la mort (Leduc-Primeau, 2021, p. 11).

Toujours en vie, mais tournée vers le vide, vers la mort, consciente de la disparition de son interlocuteur et continuant pourtant à s'adresser à lui, la narratrice se pose et se tient volontairement dans l'interstice, dans le paradoxe.

Le spectre de Benjamin ne s'éloigne pas au fil du texte, la voix du sujet écrivant n'effectue pas de mouvement de recul par rapport à lui ou aux événements qu'ils ont vécus ensemble, le *tu* ne se transforme jamais en *il*. Après les tout derniers mots de la lettre, une dédicace rappelle le titre, réaffirme la volonté de la narratrice de tendre sa parole comme un pont vers l'au-delà : « À Benjamin ». La lettre se clôt d'ailleurs sur cette adresse paradoxale : « Prends soin de toi » (Leduc-Primeau, 2021, p. 97). Impérative, cette phrase suggère un avenir pour Benjamin, le ramène une dernière fois à la vie par le biais d'une recommandation ancrée dans une posture de soin. Le fait de raconter ne mène pas la narratrice à oublier Benjamin, mais il lui permet, en l'autorisant à poursuivre un moment leur conversation, d'ajuster *a posteriori* le travail du *care*. Cette toute dernière phrase émane d'une narratrice qui s'est repositionnée par rapport à l'autre, amenée à reconnaître où s'arrête sa responsabilité par rapport à la maladie et à la mort de son amoureux. Elle pose un geste réparateur et rend à Benjamin la part de responsabilité qui lui revient, mettant en évidence cet aspect du *care* qu'elle ne pouvait pas prodiguer à Benjamin : le soin que chacun-e doit prendre de soi-même. Elle se donne ainsi, peut-être, les moyens de prendre soin d'elle-même, de continuer à vivre.

3.2.2. *Traité de paix pour les femmes alien* : libération de la parole dans l'espace narratif

La parole de G**, pendant la relation dépeinte dans *Traité de paix pour les femmes alien*, est entravée, marquée par l'hypervigilance. C'est dans la narration, parallèlement aux événements rapportés, que G** laisse se côtoyer les émotions contradictoires qui la traversent. C'est là que ses doutes, sa rancœur envers les comportements de l'autre, sa tristesse et sa colère sont exprimés. Entre les discours rapportés, la narratrice ménage des foyers de lucidité par rapport à sa relation, nomme ses déceptions et ses besoins. C'est là qu'elle remet en question les processus par lesquels elle se ment à elle-même et cache à son entourage la violence de son conjoint. Au sujet du récit qu'elle a fait à ses amies d'un voyage en amoureux, elle écrit : « Je fais savoir (je le pense) que c'est mieux que jamais. [...] je témoigne et je bonifie. Je romance, je glorifie. J'essaie de leur faire voir que notre amour est dans tous les petits détails » (Morin, 2022, p. 61). Ici, le discours de G** semble passer par deux voix différentes : celle qui veut sincèrement croire que la relation est saine, et celle qui sait que le récit est trafiqué, intentionnellement magnifié. Peu à peu, les discours rapportés de l'autre se raréfient, le *je* passe de moins en moins souvent la parole au *tu*. En parallèle, la narration se retourne vers le cheminement intérieur de G**, ce que sa thérapeute appelle « le chemin du détachement » (Morin, 2022, p. 179).

Alors que G** raconte au présent les moments marquants de sa relation, la narration au *tu* fonctionne comme un aparté où la voix de G** peut s'exprimer au-delà des entraves de la violence psychologique exercée par son partenaire : comme pour la narratrice de Leduc-Primeau, c'est dans la narration qu'elle se retrouve et se considère elle-même. Pour G** aussi, le *tu* est essentiel. La place que son partenaire occupe dans sa vie et dans son rapport à elle-même est déterminante. Le texte est d'ailleurs traversé par l'image de l'alien de la série de films éponyme, parasite qui s'incruste dans le corps des humains et qui finit par les tuer. La protagoniste des films vit pendant un certain temps avec un embryon d'alien qui grandit en elle. Réfléchissant à ce personnage, G** écrit : « Ripley est la femme nouvelle, celle qui renaît, après la destruction. [...] Ripley, c'est la promesse de la reconstruction. [...] C'est l'idée même qu'on peut faire du parasite une de nos forces. [...] C'est la seule idée à laquelle je peux me raccrocher désormais » (Morin, 2022, p. 150). À l'instar de Ripley, qui accepte de renaître *avec* son monstre, *avec* ses cicatrices, G** ne cherche pas annihiler toute trace de son aliénation. En narrant au *tu*, elle trouve le moyen de répondre à l'autre malgré ses tentatives pour la faire taire, pour la détruire : comme le personnage de Ripley dans *Alien*, elle fait de cette intrusion une force, à travers l'écriture. *Traité de paix pour les femmes alien* n'est ni une vengeance, ni un procès : c'est la voie par laquelle G** retrouve son accès à elle-même et brise le silence, sans sacrifier sa posture de sollicitude par rapport à l'autre.

G** *doit* créer et maintenir une distance : l'autre est un danger pour elle, à la fois émotionnellement et physiquement. Dans les dernières pages, elle évacue complètement le

tu. L'une des dernières occurrences a lieu sous cette forme : « J'ai trouvé [...] une solution pour te laisser aller. Te laisser aller, pour que tu partes définitivement » (Morin, 2022, p. 218). Cette affirmation en elle-même s'inscrit dans une dynamique de soin : d'une part, G**, en laissant aller le *tu*, se protège du risque qu'il constitue pour elle. Elle ne dit pas : pour te chasser, mais « pour te laisser aller ». D'autre part, un peu comme la narratrice de Leduc-Primeau, elle rend à l'autre son agentivité, cessant de le retenir et lui remettant entre les mains la responsabilité de s'éloigner d'elle. Elle le fait d'ailleurs dans un esprit de bienveillance, ne le dépeignant jamais comme un être unidimensionnel et malveillant. Quelques lignes plus bas, G** réitère : « laisser tomber, laisser partir ». Elle évoque encore une fois ce mouvement de laisser-aller, mais cette fois, la phrase n'a plus de sujet, plus d'objet, comme si la narratrice prenait un pas de recul pour contempler ce processus qui se déroule en elle, l'envisageant un instant dans son universalité. L'effacement du *tu* n'est pas le triomphe du *je*. La narratrice performe à même le récit son travail exploratoire, elle essaie tous les pronoms, cherche à situer son expérience par rapport à d'autres subjectivités, la partage : « **Je** vais bien / **Tu** vas voir/**Il** n'est plus dans le portrait / **Nous** sommes séparés / **Vous** tous, s'il vous plaît, dites : / **Ils** ont l'air mieux maintenant » [l'autrice souligne] (Morin, 2022, p. 208). La présence de l'autre est toujours manifeste dans cette exploration, et il se trouve inclus dans la moitié des personnes énumérées. Avec la deuxième personne du pluriel, G** se tend vers le reste du monde, d'abord comme pour lui demander de valider son processus de guérison. Puis advient, significative, la transformation du *nous*. Dans les toutes dernières pages, le *nous* du couple, centré sur G** et son ex-conjoint, se transforme en un *nous* plus large, vivant, puissant, tourné vers le futur. « Peut-être que toutes les femmes sont

des amazones. Peut-être que la vraie force réside dans notre manière de nous approprier le passé. [...] L'amazone, c'est le devenir. » Ensuite, comme si elle avait trouvé ce qu'elle cherchait dans la collectivisation de son expérience, G** tourne son attention vers l'avenir et vers le chemin qui s'ouvre devant elle. « On continue », dit-elle, « on suit les traces de l'inconnu qui a marché là auparavant » (Morin, 2022, p. 224). G** se situe, et situe ses lectrices, dans un désert métaphorique à la fois paisible et rude, puis emprunte la voix de Ripley pour annoncer qu'elle termine le récit : « *“This is Ripley, last survivor of the Nostromo... Signing off”* » (Morin, 2022, p. 225). Ainsi la fin du récit marque-t-elle l'aboutissement d'une démarche de redéfinition du sujet. Le *je* prend ses distances par rapport au *tu*, intègre sa subjectivité dans un *nous* étendu, indéfini, plus grand que la relation déséquilibrée dont elle est en train de se remettre. En même temps que G** reprend son chemin, forte d'un nouveau sentiment de responsabilité par rapport à elle-même, le *je* se fond dans l'universalité.

En utilisant l'interpellation comme dispositif narratif, Laurence Leduc-Primeau et Geneviève Morin racontent le parcours de sujets profondément conscients de leur interdépendance. Même si les deux narratrices doivent apprendre les limites de leur responsabilité et trouver les moyens de prendre soin d'elles-mêmes, elles n'en concluent ni l'une ni l'autre qu'elles doivent se percevoir comme complètement indépendantes. En s'adressant à l'autre, elles se réapproprient leur parole et leur identité en tenant compte des transformations profondes qui découlent des relations qu'elles ont vécues. À travers ces

amours et ces ruptures, elles ont appris le *care*, ont appris à se comprendre elles-mêmes en tant que sujets interdépendants. L'interpellation maintient la pierre angulaire de cet apprentissage au premier plan, affirme formellement le rôle déterminant de l'interdépendance dans leur constitution en tant que sujets. C'est ce dispositif qui permet au *je* de s'approprier sa responsabilité, son identité, et de reconnaître l'autre comme sujet à part entière, lui aussi responsable de lui-même. L'interpellation permet aux narratrices de réconcilier les tensions héritées de leurs relations : leur amour pour l'autre, l'importance qu'il occupe dans leur vie intérieure, et le besoin de ménager pour elles-mêmes des espaces où elles peuvent bénéficier du *care* essentiel à leur reconstruction et à leur bien-être.

CONCLUSION

Pour les narratrices de *Traité de paix pour les femmes alien* de Geneviève Morin et de *Lettre à Benjamin* de Laurence Leduc-Primeau, le fait de prendre soin de leurs partenaires et de leurs relations a mené à des souffrances et à des ruptures. C'est à l'intérieur d'elles-mêmes qu'a lieu la première cassure : petit à petit, insidieusement, suivant les lignes de forces de la socialisation genrée, les narratrices voient leurs propres besoins s'estomper, devenir secondaires. Absorbées par des pratiques de soin dysfonctionnelles, isolées, seules face à la souffrance de ceux qu'elles aiment, c'est d'abord avec elles-mêmes qu'elles rompent. Laurence, pendant les années qui précèdent le suicide de Benjamin, est déconnectée de ses affects, absente au réel à tel point que ses souvenirs de cette période sont flous ou incomplets : ils ont le caractère fragmentaire propre à la mémoire du trauma (Laub, 2015, p. 113). Sa souffrance, sans exutoire, est toujours secondaire par rapport à celle de Benjamin. La narratrice de Leduc-Primeau érige des cloisons en elle-même, tient à distance sa détresse et ses besoins pour parvenir à tenir debout et à prendre soin de son amoureux.

G**, systématiquement invalidée lorsqu'elle exprime ses besoins, ses limites et ses inquiétudes, apprend à se taire, cessant de verbaliser ce qu'elle ressent et ce qu'elle pense. Peu à peu, ce silence instaure un état persistant de dissociation et, bientôt, elle ne sait plus ce qu'elle pense, ce qu'elle ressent. Ces états de séparation psychiques sont, à long terme, intenables pour les narratrices : elles ne peuvent plus prendre soin d'elles-mêmes ni laisser les autres prendre soin d'elles. Elles se retrouvent donc incapables de maintenir une posture de sollicitude par rapport à leurs partenaires. Elles ont mis leurs besoins de côté précisément pour éviter de devoir quitter leur relation, mais la rupture survient tout de même.

Malgré leurs nombreux sacrifices, leurs relations n'ont pas pu se poursuivre. Face à cette dévastation, les deux narratrices sont confrontées à un état paradoxal. Seules et brisées, elles doivent se reconstruire ; elles aiment toujours celui qu'elles ont perdu, mais elles doivent reconnaître que leur relation tenait de l'impasse. Les efforts qu'elles ont déployés pour maintenir leur relation et prendre soin de leur partenaire, loin de porter fruit, ont fini par les pousser à la rupture. Comment se retrouver, éviter de retomber dans les mêmes pièges, sans ignorer ou mettre de côté leur amour et leur désir de prendre soin de l'autre ?

C'est en racontant que G** et Laurence parviennent à réconcilier ces contradictions ; elles adressent au *tu* le récit de leurs souffrances et de leur reconstruction. C'est dans un espace narratif où l'autre est invoqué sans être présent qu'elles peuvent faire coexister la reconstitution de leurs rapports à elles-mêmes avec l'amour et la sollicitude pour l'autre, qui

font aussi partie d'elles. C'est là seulement, à condition de faire de l'absence de l'autre un élément central de leur récit, qu'elles peuvent exister tout entières, prendre acte des ruptures, commencer à guérir. Or ce processus de guérison n'est pas un retour en arrière, un retour à l'*avant*, mais bien plutôt un processus de deuil, un « travail infini, éternel, car il ne faudrait jamais, nous dit [Derrida], réussir un deuil, ou plutôt, le travail du deuil serait réussi dans la mesure où il aurait échoué, où l'autre n'aurait jamais été digéré » (Delvaux, 2000, p. 19).

Les narratrices de Morin et de Leduc-Primeau refusent de « réussir » leurs deuils, si réussir signifie oublier. Elles se refont en embrassant toutes leurs blessures, toutes leurs cicatrices, plus solides autour de ces lignes de faille : « Je me souhaite de me pitcher avec encore moins de peurs et de freins, la prochaine fois. [...] Je me souhaite de ne pas renoncer au possible pour me contenter du pragmatique », écrit Leduc-Primeau (2021, p. 66). Laurence et G** ne travaillent pas à effacer leurs blessures : elles trouvent, par le biais de l'interpellation, des façons de guérir qui tiennent compte à la fois de leur amour et de leur souffrance.

BIBLIOGRAPHIE

- Barthes, R. (1977). *Fragments d'un discours amoureux*. Seuil.
- Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale I*. Gallimard.
- Boisclair, I. et Rosso, K. (dir.). (2018). *Interpellation(s). Enjeux de l'écriture au « tu »*. Nota Bene.
- Bouraoui, N. (2000). *Garçon manqué*. Livre de poche.
- Bourgault, S. (2015). Repenser la « voix », repenser le silence : l'apport du care. Dans S. Bourgault et J. Perreault (dir.), *Le care. Éthique féministe actuelle* (p. 163-186). Remue-ménage.
- Bourgault, S. et Perreault, J. (2015). *Le care. Éthique féministe actuelle*. Remue-ménage.
- Charton, L. (2023). *Famille Travail Études. Défis de mères et outils de sensibilisation*. Institut national de la recherche scientifique.
<https://www.quebecfamille.org/fr/partage-equitable-responsabilites-inrs>
- Chollet, M. (2021). *Réinventer l'amour. Comment le patriarcat sabote les relations hétérosexuelles*. La Découverte.
- Dawson, N., & Garneau, M.-C. (dir.). (2022). *Savoir les marges. Écritures politiques en recherche-crédation*. Remue-Ménage.
- Delaume, C. (2009). *Dans ma maison sous terre*. Seuil.
- Delvaux, M. (2000). *Histoires de fantômes. Spectralité et témoignage dans les récits de femmes contemporains*. Presses de l'Université de Montréal.
- Fleche, S., Lepinteur, A., & Powdthavee, N. (2018). Gender Norms and Relative Working Hours: Why Do Women Suffer More Than Men from Working

- Longer Hours Than Their Partners? *AEA Papers and Proceedings*, 108, 163-68. <https://doi.org/10.1257/PANDP.20181098>
- Frenette-Vallières, A. (2022). *Tu choisiras les montagnes*. Noroît.
- Garrau, M., & Le Goff, A. (2010). *Care, justice et dépendance. Introduction aux théories du care*. Presses universitaires de France.
- Gilligan, C. (2008). *Une voix différente. Pour une éthique du care*. Flammarion.
- Glantz, M.J., Chamberlain, M.C., Liu, Q., Hsieh, C.-C., Edwards, K.R., Van Horn, A. and Recht, L. (2009), Gender disparity in the rate of partner abandonment in patients with serious medical illness. *Cancer*, 115: 5237-5242. <https://doi.org/10.1002/cncr.24577>
- hooks, bell. (2022). *Communion. Aimer en féministes*. Armand Colin.
- Karraker, A., & Latham, K. (2015). In Sickness and in Health? Physical Illness as a Risk Factor for Marital Dissolution in Later Life. *Journal of Health and Social Behavior*, 56(3), 420–435. <https://doi.org/10.1177/0022146515596354>
- Louis, E. (2014). *En finir avec Eddy Bellegueule*. Points.
- Johnson, B. (1986). Apostrophe, Animation, and Abortion. *Diacritics*, 16(1), 29–47.
- Lachapelle, H. et Forest, L. (2000). *La violence conjugale : développer l'expertise infirmière*. Presses de l'Université du Québec.
- Laub, D. (2015). Rétablir le « tu » intérieur dans le témoignage du trauma. *Le Coq-héron*, 220(1), 112-124.
- Leduc-Primeau, L. (2021). *Lettre à Benjamin*. La Peuplade.
- Leese, P., Köhne, J. B. et Crouthamel, J. (dir.). (2021). *Languages of Trauma: History, Memory, and Media*. University of Toronto Press.
- Li, L., Lee, Y., & Lai, D. W. L. (2022). Mental Health of Employed Family Caregivers in Canada: A Gender-Based Analysis on the Role of Workplace Support. *International journal of aging & human development*, 95(4), 470–492. <https://doi.org/10.1177/00914150221077948>
- Lohmann, S., Felmingham, K., O'Donnell, M. et Cowlshaw, S. (2024). « It's Like You're a Living Hostage, and It Never Ends »: A Qualitative Examination of the Trauma and Mental Health Impacts of Coercive Control. *Psychology of*

Women Quarterly, 48(4), 571-588.
<https://doi.org/10.1177/03616843241269941>

Morin, G. (2022). *Traité de paix pour les femmes alien*. Québec Amérique.

Perreault, J. (2015). Renégocier la « voix différente » : retour sur l'œuvre de Gilligan.
 Dans J. Perreault et S. Bourgault (dir.), *Le care : éthique féministe actuelle*
 (p. 29-52). Remue-Ménage.

Seery, A. (2022). Recension ciblée de la littérature. Les effets de la crise sociosanitaire
 de Covid-19 sur la charge mentale des femmes. Centre de recherche sociale
 appliquée. [https://lecrsa.ca/wp-](https://lecrsa.ca/wp-content/uploads/2022/04/RECENSION_Charge-mentale_F_P-S.pdf)
[content/uploads/2022/04/RECENSION_Charge-mentale_F_P-S.pdf](https://lecrsa.ca/wp-content/uploads/2022/04/RECENSION_Charge-mentale_F_P-S.pdf)

Tronto, J. (2009). *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*. La Découverte.

Uguay, M. (2015). *Journal*. Boréal.